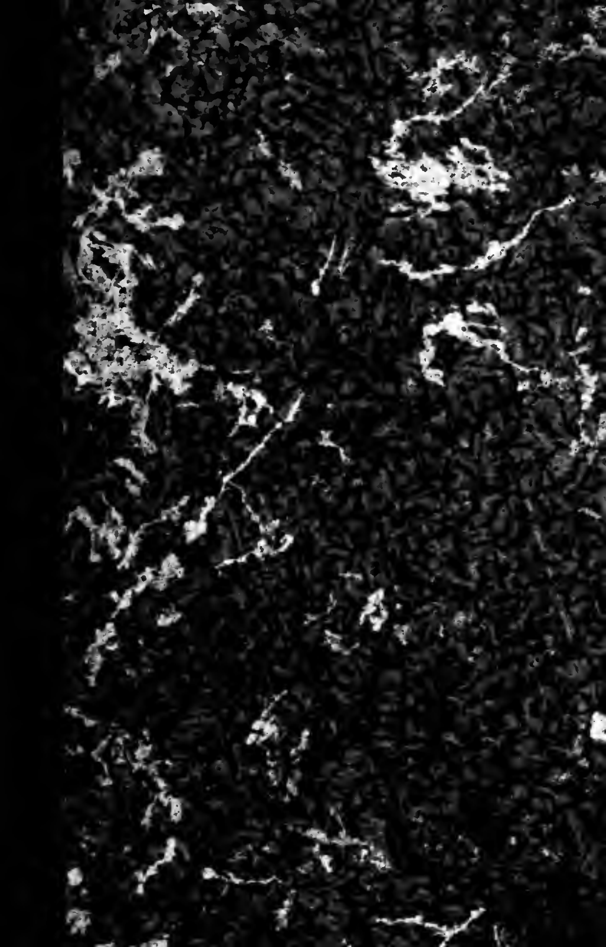


COLLECTION
DE NOUVEAUX
LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

PAR L. F. ET A. JAUFFRET.

L'ART ÉPISTOLAIRE,

OU

Dialogues sur la manière de bien écrire les Lettres,

Ouvrage divisé en deux parties ;

LES PRÉCEPTES ET LES MODÈLES,

Pour servir à l'instruction de la Jeunesse.

PAR A. JAUFFRET.

TOME SECOND.

Seconde Édition.

A PARIS,

Chez LE CLERE, Libraire, quai des Augnstins, N°. 39.

1802.

L'ART ÉPISTOLAIRE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA SECTION PREMIÈRE.

DIALOGUE VII.

De quelques Lettres tirées des Historiens Grecs.

VALINCOUR, CHARLES, EMILIE, ALFRED, ADOLPHE, CLOTILDE, JENNY, etc.

VALINCOUR.

CHARLES a-t-il fait ses extraits, et va-t-il nous les lire?

CHARLES.

Non, papa; je n'ai pas été content des lettres de ce vieux recueil, et il n'est pas du tout aisé de les bien traduire en françois.

ÉMILIE.

Quel est ce vieux recueil?

CHARLES.

C'est une collection latine de lettres tirées des historiens anciens et modernes, classées sous divers titres, selon leur objet. On y trouve des lettres d'exhortation, de demande, de conciliation, de commandement, de louange, de félicitation, d'actions de graces, d'accusation, d'interpellation, de défense, et de nouvelles.

JENNY.

Cet ouvrage doit être bien intéressant.

ALFRED.

Il ne me paroît pas supérieurement rédigé.

VALINCOUR.

Il faut avoir égard au temps auquel il fut écrit.

ÉMILIE.

Il est donc très-ancien ?

VALINCOUR.

On l'imprimoit en mil cinq cent quatre-vingt-quinze, il y a plus de deux cents ans.

ÉMILIE.

Il est intitulé ?

CHARLES.

Le titre ne t'apprendra rien de plus que ce que je t'ai dit. *Epistolæ ex hisoricis tam veteribus, quàm recensioribus, secundùm materias ita*

congestæ ac digestæ, etc. Si tu veux en savoir davantage, voilà le livre.

ÉMILIE.

Comment nommes-tu l'auteur?

CHARLES *parcourant le titre des yeux.*

Autore Melchiore Junio, Witobergenci, eloquentiæ Argentinensi in academiâ professore.

ÉMILIE.

Ce qui signifie?

CHARLES.

Que l'auteur est un Mechior Junius, de Wirtemberg, professeur d'éloquence dans l'université de Strasbourg.

VALINCOUR.

Mais, enfin, tout le recueil ne t'a pas fourni le sujet d'une seule lettre?

CHARLES.

J'en ai noté plusieurs, sur lesquelles je reviendrai dans la suite ; maintenant il s'agit de l'art épistolaire chez les Grecs.

VALINCOUR.

Ne cite-t-on pas plusieurs lettres copiées d'après leurs historiens ?

CHARLES.

Je vous assure, papa, que ce Melchior Junius, ou Junior, est fort stérile sur ce point. Il choisit presque tous ses exemples chez les Romains, et sur-tout chez ceux des temps modernes. Quant aux historiens grecs, ce que j'ai trouvé de mieux dans ses extraits, c'est cette lettre de Nicias aux Athéniens, rapportée par Thucydide.

VALINCOUR.

Quelle est l'occasion de cette lettre?

CHARLES.

Il paroît que Nicias, général des Athéniens, et qui combattoit à la tête de leurs troupes dans la Sicile, se trouvoit en assez mauvaise position les ennemis de la république menaçant de l'entamer. Dans ces circonstances, il envoie des députés à Athènes, pour demander des secours; et voici la lettre qu'il écrit aux Athéniens:

» Citoyens, je vous ai déjà informés, par plusieurs dépêches, de ce qui se passoit ici; mais il est besoin que vous sachiez l'état présent des affaires, pour y donner ordre. Après avoir remporté l'avantage de la plupart des combats, et fait notre circonvallation, où nous sommes encore

maintenant, Gylipe est entré dans Syracuse, avec quelques troupes de Lacédémone et de Sicile ; et ayant été abattu la première fois, il a été victorieux la seconde, à cause de ses gens de trait. Nous demeurons donc renfermés dans nos retranchemens, sans oser rien entreprendre, ni achever notre circonvallation, à cause de la multitude des ennemis : car une partie de nos soldats sont occupés à garder nos forts ; de sorte que nous ne pouvons pas nous servir de toutes nos troupes en un combat. D'ailleurs, comme les Syracusains ont coupé nos lignes par un mur, à l'endroit où elles n'étoient pas achevées, nous ne les pouvons plus fermer, si nous ne les forçons ; et, d'assiégeans, nous sommes devenus assiégés, sans oser nous éloigner tant soit peu, à cause de leur

cavalerie. Non contens de cela, ils font venir du secours du Peloponnèse; et ils ont envoyé Gylipe par la Sicile, pour obliger les villes neutres à se déclarer, et les autres à leur envoyer des hommes et des vaisseaux, pour nous attaquer par mer et par terre; car notre flotte, qui étoit d'abord si triomphante, est maintenant fort affoiblie. Les galères font eau de tous côtés, parce qu'on ne peut les retirer à sec pour les radouber, et les vaisseaux des ennemis sont en plus grand nombre et en meilleur état que les nôtres. Il est donc à craindre qu'après nous avoir bien harcelés, elles ne ne nous attaquent tout de bon, parce qu'elles n'ont rien qui les occupe; au lieu que nous avons à peine assez de vaisseaux pour la garde des convois, qu'il faut faire venir de bien loin,

loin, et passer à la vue des ennemis: si bien que, pour peu qu'on se relâche, on affamera l'armée. Ajoutez à cela, que la chiourme dépérit tous les jours, étant obligée de s'écarter pour aller au bois, à l'eau, au fourrage, où elle est investie par la cavalerie des ennemis. Les esclaves désertent, voyant que nous ne sommes pas les plus forts; les étrangers qu'on a levés par force, se dissipent; et ceux qu'on a enrôlés pour de l'argent, qui pensoient venir au pillage plutôt qu'au combat, rencontrant tout le contraire, se vont rendre aux ennemis, ou se répandent par la Sicile, comme ils peuvent faire aisément, à cause de la grandeur de l'île. Quelques-uns des mariniers, corrompant même les officiers des galères, mettent en leur place des esclaves, qui n'entendent

rien à la marine : car vous savez qu'il n'y a pas beaucoup de gens dans un vaisseau qui se connoissent à la navigation, et que la fleur d'une armée navale est bientôt passée : mais ce qui est de plus fâcheux, c'est que je n'y puis donner ordre, parce que vos esprits sont difficiles à gouverner, et que je n'ai pas des gens pour rafraîchir vos soldats, comme en ont vos ennemis, à qui il en vient de tous côtés; si bien qu'il faut se contenter de ceux que j'ai amenés d'abord, parce que nos alliés sont trop foibles pour nous secourir. Que si l'Italie, qui nous nourrit, vient une fois à nous manquer, comme il est à craindre, à cause que nous sommes les plus foibles, et qu'il ne paroît point de secours, il n'y a plus pour nous de ressource, et nous sommes défaits

sans combat. Je vous pourrois mander des choses qui vous plairoient davantage, mais elles ne seroient pas si utiles, parce que le mal presse, et qu'après vous avoir entretenus de mensonges agréables, lorsque vous viendriez à découvrir la vérité, vous vous en prendriez à moi, comme vous avez coutume. Du reste, vous n'avez jusqu'ici aucun sujet de vous plaindre, ni des chefs, ni des soldats, qui se sont fort bien acquittés de leur devoir. Mais maintenant que toute la Sicile se soulève, dans l'attente des forces du Péloponnèse, il faut envoyer une armée aussi forte que la première, ou rappeler celle-ci, qui n'est pas seulement capable de se défendre, bien loin de forcer Syracuse. Il faut se disposer aussi à m'envoyer un successeur, parce que je ne suis pas capable

de porter le faix du commandement, à cause de ma néphrétique ; et il me semble que mes longs services ont bien mérité cette grace. Pour conclusion, hâtez-vous de faire, dans le printemps, tout ce que vous voulez faire, parce que l'ennemie se fortifie; et, quoique les Lacédémoniens soient un peu lents, ils nous ont déjà surpris en d'autres occasions, et font quelquefois leurs affaires si secrètement, qu'on n'y peut apporter aucun remède. »

VALINCOUR.

Cette lettre est très-bien, sans doute ; mais elle pourroit être mieux traduite.

CHARLES.

Papa, ce n'est pas moi qu'il faut en accuser ; mais le traducteur de

Thucydide, que j'avois sous les yeux.

VALINCOUR.

Je suis loin de recevoir une pareille excuse. Est-ce que tu tiens les paroles d'un traducteur pour sacrées? Il falloit avoir l'ambition de mieux faire que lui.

CHARLES.

Je profiterai, une autre fois, de l'avis.

JENNY.

Ne trouve-t-on pas dans ce vieux recueil la lettre de Philippe à Aristote, sur la naissance d'Alexandre-le-Grand?

VALINCOUR.

Non, mon amie; mais j'allois parler de cette lettre. Faut-il recourir à l'Histoire ancienne de Rollin? ou

quelqu'un de vous a-t-il assez de mémoire....?

CHARLES.

Jenny.

JENNY.

Je l'avoue, cette lettre m'a plus frappée que toute l'histoire de Philippe. Ce prince, peu de temps après la naissance de son fils, écrivit à Aristote, pour lui marquer, qu'il le choisissoit, dès-lors, pour précepteur d'Alexandre.

« Je vous apprends, lui dit-il, que
» j'ai un fils. Je rends graces aux
» dieux, non pas tant de me l'avoir
» donné, que de me l'avoir donné
» du temps d'Aristote. J'ai lieu de me
» promettre que vous en ferez un suc-
» cesseur digne de nous. »

VALINCOUR.

Peut-on, en moins de mots, dire

plus de choses ? Que de généreuses pensées, mes enfans, une pareille lettre ne doit-elle pas faire naître dans vos ames ?

JENNY.

Cet exemple est une grande leçon pour tous les hommes.

VALINCOUR.

Sans doute, ma fille ; il leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, et le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent : car un fils, comme dit le bon Rollin, tient lieu à chaque père, d'un Alexandre. Remarquez encore, mes amis, que Philippe mit de bonne heure Aristote auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencemens, et que le plus habile homme ne l'est jamais trop pour enseigner les principes.

JENNY.

Quel concours de grands hommes! Philippe, Aristote, Alexandre. . . .

VALINCOUR.

Et, dans le même temps, on voyoit, en Grèce, Démosthène, Eschine, Xénophon, et plusieurs autres personnages célèbres dans tous les genres. Il est ainsi des siècles féconds en grands hommes dans l'histoire, et que l'on peut appeler les siècles de renouvellement pour la nature humaine. Mais si le siècle dont nous parlons fut brillant pour la Grèce, il ne fut pas de durée. Les conquêtes d'Alexandre l'appauvrirent, et d'hommes, et d'argent, et de gloire; et elle ne fit plus que déchoir depuis cette époque.

PAUL.

Est-ce que, depuis, la Grèce ne

produisit plus d'auteurs épistolaires distingués ?

VALINCOUR.

Aucun, du moins, qui l'ait emporté sur les anciens : car, pour les écrivains, la Grèce n'en fut jamais privée ; et, dans les siècles du bas-empire, Athènes ne cessa pas d'être la patrie par excellence des beaux-arts. C'est dans cette ville que les Romains envoyoient leurs enfans pour faire leurs études, ou pour les perfectionner. Il existe donc des auteurs épistolaires des différens âges de la Grèce ; nous en avons même des temps qui suivirent immédiatement la prise de Constantinople par les Turcs : mais il seroit inutile, pour vous perfectionner dans l'art épistolaire, de vous arrêter à ces divers auteurs, dont plusieurs, il faut l'avouer, ne sont

pas des modèles en ce genre. Au surplus, je me réserve d'avoir encore là-dessus, avec vous, un entretien dont je ferai seul tous les frais.

JENNY.

Est-ce que nous terminerons l'article des Grecs, saus dire un mot des femmes de ce pays, qui se sont illustrés par leur savoir, et dont les lettres existent encore ?

VALINCOUR.

Cela t'intéresse-t-il beaucoup ?

JENNY.

Oui, mon oncle; beaucoup.

VALINCOUR.

Je vois avec plaisir que la gloire de ton sexe ne t'est pas indifférente. D'ailleurs, j'en conviens, ces lettres valent celles des hommes.

JENNY.

Maman me les lisoit, il y a quelque temps, avec un vrai plaisir, et je les écoutois avec le même sentiment.

VALINCOUR.

Tu parles apparemment des lettres de Théano et de Mélisse?

JENNY.

Oui, mon oncle.

VALINCOUR.

Eh! veux-tu nous en faire part tout-à-l'heure?

JENNY.

Je ne demanderois pas mieux; mais le volume est entre les mains de ma tante qui sort, à l'instant, pour aller visiter le malheureux jardinier.

VALINCOUR.

C'est très-bien fait; je vais les joindre. A demain, Jenny.

ALFRED.

Qu'est-il donc arrivé au jardinier?

JENNY.

Est-ce que tu l'ignores ?

ALFRED.

Oui, vraiment.

JENNY.

Il est tombé du haut d'une échelle.

ALFRED.

Oh ! Ciel !

ADOLPHE.

S'est-il cassé la jambe ?

JENNY.

On espère qu'il en sera quitte pour une forte contusion. Viens, Émilie, allons aussi porter quelque secours à ce pauvre homme.

ÉMILIE.

Volontiers. C'est une consolation, ma

ma bonne amie, que de pouvoir ſaire quelque chose pour le soulagement des malheureux.

JENNY.

Et la plus douce, comme la plus desirable de toutes les consolations.

DIALOGUE VIII.

Lettre de Théano et de Mélisse.

LES MÊMES.

JENNY.

Je ne saurois vous entretenir des lettres de Théano et de Mélisse, sans vous faire connoître ces deux femmes illustres.

VALINCOUR.

Tout ce que je sais d'elles, c'est qu'elles parloient aussi bien qu'elles pensoient sagement, et agissoient avec noblesse.

JENNY.

Ce que vous en savez, mon oncle, n'est point au-dessous de leur renommée. Porphyre appelle Théano, la plus célèbre des femmes pythagori-

ciennes. Elle fut la disciple, et quelques-uns disent la fille, d'autres la femme de Pythagore. Elle a beaucoup écrit en vers et en prose. L'épigramme couloit de sa plume, quand elle écrivoit à un certain Timéonide, un de ses détracteurs :

« Pourquoi continuez-vous à me calomnier, lui dit-elle ? Ne savez-vous donc pas que je ne cesse de publier vos louanges, quoique vous fassiez le contraire ? Mais il faut que je vous apprenne que personne ne me croit quand je vous loue, et que personne aussi ne vous croit quand vous me calomniez (1). »

(1) On a rendu cette pensée dans cette épigramme.

Je dis du bien de toi,
Tu dis du mal de moi.
Damon, quelle erreur est la nôtre !
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

On prétend qu'après la mort de Pythagore, elle prit la conduite de son école, avec deux de ses fils.

Plutarque parle d'elle fort honorablement. « Vous ne pouvez acquérir qu'à grands frais, dit-il à Euridice, les perles que portent les femmes riches, ou les habits de soie des étrangères, afin de vous en parer; mais vous pouvez acquérir pour rien la parure de Théano, de Cléobuline, de l'épouse de Léonidas, de Thimoclée, sœur de Théagène, de l'ancienne Claudia, de Cornélie, sœur de Scipion, et des autres femmes qui se sont rendues célèbres; et de pareils ornemens vous feront mener une vie heureuse et couverte de gloire. »

On ne sait rien de particulier sur le compte de Mélisse; mais ses principes me font dire d'elle ce que

Lucien disoit de Théano, qu'elle avoit une grande ame.

Il nous reste plusieurs lettres de Théano; quant à celles de Mélisse, toutes, hors une seule, ont été la proie du temps.

VALINCOUR.

Je suis charmé, mon amie, de tous ces détails; ils m'instruisent moi-même. As-tu toutes ces lettres dans ton cahier?

JENNY.

J'en ai copié deux; c'est assez pour mes cousins. Ils m'accusent déjà d'être fort sévère dans mes citations; et Théano, de même que Mélisse, sont graves dans leurs écrits : c'est de la morale toute pure.

VALINCOUR.

Mais la morale est une bonne chose,

avec laquelle mes petits amis doivent se familiariser.

Jenny *lit.*

Lettre de Théano à Eubule.

« Théano à Eubule : salut. J'apprends que vous élevez vos enfans avec trop de délicatesse : le devoir d'une mère n'est pas de préparer ses fils à la volupté, mais de les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres le devoir d'une tendre mère, tremblez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

» Vous entretenez leur enfance dans la mollesse, et vous croyez qu'ils auront un jour la force d'y renoncer! Vous leur faites prendre l'habitude des plaisirs, et vous vous flattez qu'ils préféreront un jour les fatigues! Ah! ma chère Eubule, vous croyez les

élever, et vous ne faites que les corrompre !

» Et ne dites pas que j'exagère. Connoissez-vous donc une plus funeste corruption, que de disposer de jeunes cœurs à la volupté, à la délicatesse; que de détruire l'énergie des ames, de briser toutes les forces du corps, et de les rendre incapables de résister aux plus foibles travaux ? Quoi ! ce ne sera pas corrompre les enfans, que d'en faire des esprits timides et des masses inactives?

» Craignez également de voir vos élèves se refuser au travail, et se plonger dans les plaisirs. Que le beau seul ait des charmes pour eux ; qu'ils frémissent d'horreur à la seule pensée du vice. Voulez-vous donc en faire des débauchés et des dissipateurs, des hommes inutiles, que des bagatelles

pourront seules occuper ? Que l'habitude leur apprenne à braver la peine et les dangers. Un jour ils seront soumis aux fatigues, ils connoîtront un jour la douleur. Craignez qu'ils n'en deviennent les esclaves. Préparez-les à n'être pas vaincus par elle ; à leur âge rien n'est indifférent. Ne leur permettez pas de tout dire ; ne les abandonnez pas indifféremment à leur goût.

» J'ai peine à croire ce qu'on me dit. On assure que vous frémissez quand ils pleurent, que votre principale étude est de les faire rire, que vous avez la foiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous, leur mère, et quand ils battent leur nourrice. J'apprends aussi que vous êtes toute occupée à leur procurer de la fraîcheur en été et de la chaleur en

hiver. Quelque chose peut-elle flatter leurs caprices, vous êtes là toute prête à les satisfaire, à les prévenir; ils n'ont pas le temps de desirer. Est-ce ainsi qu'on élève les enfans des pauvres? On ne les nourrit pas si délicatement, ils n'en croissent que mieux, ils n'en sont que mieux constitués.

» Voulez-vous élever une race de Sardanapales, et détruire, dans sa naissance, la mâle vigueur de votre postérité? Dites-moi donc, ma chère Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui se met à pleurer, si l'on tarde un instant à lui donner à manger; qui refuse de se nourrir, si on ne lui présente pas les mets les plus friands; qui tombe dans la langueur, dès qu'il a chaud; qui grelotte au moindre froid; qui se fâche, si on le

reprend ; qui s'emporte, dès qu'on manque à deviner ses fantaisies ; qui s'abandonne à la molesse, et ne contracte que des habitudes efféminées?

» Soyez bien persuadée qu'une éducation voluptueuse ne produira jamais qu'un esclave ; éloignez de vos enfans la délicatesse, si vous voulez en faire des hommes. Que leur éducation soit austère ; qu'ils supportent le froid et le chaud, la soif et la faim ; qu'ils aient des égards et de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs. C'est ainsi que vous leur imprimerez pour toujours le caractère de l'honnêteté.

» Croyez-moi, les peines et les travaux sont des préparations pour recevoir plus aisément ensuite la teinture de la vertu. La vigne qu'on néglige de cultiver ne donne pas de

fruits. Craignez que de même un jour vos enfans ; dégradés par le vice de leur éducation, ne deviennent inutiles au monde. »

VALINCOUR.

Il faudroit que cette lettre fût dans le porte-feuille de toutes les mères.

JENNY.

Vous allez dire de celle de Mélisse, qu'il faudroit qu'elle fût dans le porte-feuille de toutes les femmes.

Lettre de la pythagoricienne Mélisse à Cléarète.

« On voit que la nature elle-même a placé dans votre cœur le goût de la vertu. Dans l'âge où vos semblables ne sont occupées que du soin de leur parure, vous êtes assez indifférente sur la vôtre pour la soumettre à mes

conseils. C'est nous faire connoître, dès l'aurore de votre vie, qu'elle sera consacrée toute entière à la sagesse.

» Une femme honnête et sage doit toujours, dans sa parure, consulter la modestie, négliger la magnificence. Elle recherche dans ses vêtemens la plus grande propreté et la plus sévère décence. Elle en rejette tous ces ornemens superflus, inventés par le luxe, désavoués par la nature. Laissons aux courtisannes ces brillantes robes de pourpre relevées par l'éclat de l'or; ce sont les instrumens de leur vil métier, ce sont les filets où elles prennent leurs amans.

» Une femme qui ne veut plaire qu'à son époux, trouve sa parure dans sa vertu, et non sur sa toilette. Elle ne cherche point à réunir, à captiver les suffrages

suffrages offensans des étrangers. L'attrait de la sagesse et de la modestie lui prête bien plus de charmes, que l'or et les émeraudes. Son fard est la rougeur aimable de la pudeur. Ses soins économiques, son attention de plaire à son mari, sa complaisance, sa douceur, telles sont les parures qui relèvent sa beauté.

« Une femme estimable regarde comme une loi sacrée la volonté de son époux. Elle lui apporte une riche dot, sa sagesse et sa soumission; car les richesses et la beauté de l'ame sont bien préférables à des charmes qui seront bientôt flétris, et aux présens trompeurs et passagers de la fortune. Une maladie efface la beauté des traits; celle de l'ame dure autant que la vie. »

VALINCOUR.

Je suis de ton avis ; Mélisse ne le cède point à Théano , et ces deux femmes vont , sans contredit , de pair avec les plus grands philosophes de la Grèce , et avec les premiers auteurs épistolaires des nations.

DIALOGUE IX.

Lettres de saint Basile-le-Grand et de Libanius.

LES MÊMES.

CHARLES.

J'AI fait un petit travail sur les lettres de deux auteurs grecs qui vivoient dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne ; s'il vous est agréable, mon papa, j'en ferai part à mes cousins.

VALINCOUR.

Avec grand plaisir, mon cher ami, tu préviens mon propre travail, et je t'en sais gré. Ce quatrième siècle, je l'ai dit, est fameux par une foule de

grands hommes capables d'honorer non seulement leur âge, leur pays, mais l'humanité toute entière. Quels sont ces deux auteurs?

CHARLES.

C'est par hasard que leurs lettres sont tombées entre mes mains. On vous avoit apporté, de Paris, quelques volumes traduits du grec par Athanase Auger : Démosthène, Isocrate, Lysias, St. Chrysostome, St. Basile-le-Grand.

J'ai retenu ce dernier à la lecture du titre, où il est parlé de *lettres choisies*. Je n'en ai point été fâché; j'ai trouvé, dans ce recueil, des lettres d'un maître d'éloquence de Constantinople, appelé Libanius, qui m'ont inspiré pour lui la plus haute estime.

VALINCOUR.

Ce rhéteur avoit, en effet, beaucoup de réputation et de mérite. Il avoit, néanmoins, le malheur de rester attaché aux superstitions payennes. La différence de principes religieux n'empêcha pas Basile-le-Grand, évêque de Césarée, que l'église met au nombre de ses Saints, de conserver toujours pour lui la plus profonde reconnoissance pour les leçons qu'il en avoit reçues dans sa jeunesse ; et il avoit une telle confiance en sa probité, qu'il lui envoyoit le plus d'élèves qu'il pouvoit, pour être instruits à son école. Quant à Basile, surnommé *le Grand* à cause de sa grande éloquence, comme nous disons le Grand Corneille à cause de la sublimité de sa poésie, et pour le distinguer des

autres Corneille, Charles a dû lire le précis de sa vie.

CHARLES.

Ce précis est fort intéressant; il m'a fourni même quelques notes: car, selon vos avis réitérés, je ne lis plus rien maintenant sans faire comme les abeilles qui vont à la picorée; j'extrais les plus beaux passages des auteurs, comme celles-là le suc le plus excellent des plantes.

VALINCOUR.

Si tu continues, mon cher ami, tu seras bientôt étonné toi-même du fonds de richesses littéraires dont tu te trouveras possesseur. Fais-nous donc voir tes extraits. Je suis fort aise de ce petit travail, qui m'est un nouveau témoignage de ton application et de ton zèle.

CHARLES.

Lettres choisies de Saint Basile-le-Grand et de Libanius.

4e. siècle de l'ère chrétienne.

Je vous lis le titre de mes notes.

VALINCOUR.

Fort bien.

CHARLES.

Je commence par les lettres de Basile à Libanius, et de Libanius à Basile. Ces lettres ont l'intérêt des principes, celui du sentiment, et elles respirent l'amour de l'étude et de la philosophie. Je puis citer la première comme un modèle de lettres de recommandation. Il s'agit d'un nouvel élève que Basile envoie à son ami, et qu'il veut d'avance lui rendre cher.

Basile à Libanius.

« J'ai honte de vous envoyer les

Cappadociens les uns après les autres; de ne pouvoir persuader tous nos jeunes gens à-la-fois, de s'appliquer à l'étude de l'éloquence et des lettres, et de se mettre sous votre discipline, pour profiter de vos instructions. Mais comme il est impossible de les trouver tous ensemble disposés à choisir ce qui leur convient, je vous les envoie à mesure que je les persuade; et je crois leur rendre le même service qu'à un homme pressé par la soif, que je conduirois à une fontaine d'eau pure. Celui qui va maintenant vous joindre ne tardera pas à être recommandable par lui-même, quand il aura été quelque temps à votre école. Il n'est maintenant connu que par son père, à qui la régularité de ses mœurs, les grandes places qu'il occupe, ont fait un nom parmi nous.

C'est un de mes plus chers amis ; je ne puis mieux reconnoître l'amitié qu'il a pour moi, que de rendre son fils votre disciple, avantage que ne peut trop estimer quiconque sait distinguer le mérite. »

Libanius à Basile.

« Il y a déjà quelque temps que le jeune Cappadocien est arrivé. C'est un avantage qu'il soit né en Cappadoce, et de la plus illustre famille ; mais il m'a apporté une lettre de l'incomparable Basile. Qu'est-ce qui pouvoit plus m'intéresser ? Moi, qui vous ai oublié, à ce que vous dites, je vous respectois, quoique vous fussiez encore fort jeune, quand je vous voyois le disputer aux vieillards en sagesse, et cela dans une ville, le centre des plaisirs ; quand je vous voyois avoir

déjà fait des progrès dans l'éloquence. Depuis que vous crûtes nécessaire de faire un voyage à Athènes, et que vous eûtes déterminé Celse à vous y suivre, je félicitai celui-ci de son étroite amitié avec vous. Lorsque vous fûtes retourné dans votre patrie, je me disois à moi-même : Que fait maintenant Basile ? quel genre de vie a-t-il embrassé ? Suit-il le barreau, à l'exemple des anciens orateurs ? ou enseigne-t-il l'éloquence aux enfans des premières familles ? On m'apprit que vous étiez entré dans une bien plus excellente route ; que vous songiez à vous former sur le modèle des divines vertus, sans songer à amasser des richesses. J'enviai votre bonheur et celui des Cappadociens. Je vous estime heureux d'avoir su prendre un tel parti, et les Cappadociens, de posséder un citoyen de votre mérite. »

Basile à Libanius.

« Voici un autre Cappadocien que je vous envoie, qui est aussi un de mes enfans : la place où je suis les rend tous mes enfans adoptifs. Sur ce pied-là, il doit être regardé comme frère du précédent, et nous devons en prendre le même soin, moi qui lui tiens lieu de père, et vous qui serez son maître, s'il est possible que vous ayez des égards particuliers pour ceux qni viennent de ma part; *je dis s'il est possible*, car je suis persuadé que vous êtes le même pour tous ceux qui écoutent vos leçons et que là-dessus vos anciens amis n'ont aucun privilége. Il suffira au jeune homme, avant que l'âge lui ait donné l'expérience, d'être compté parmi vos disciples. Renvoyez-nous-le tel, qu'il remplisse notre attente, et qu'il

réponde à votre réputation dans l'art de la parole. Il amène avec lui un jeune homme de son âge, qui a la même passion pour l'éloquence. Il est de bonne famille, et m'est également cher. Je me flatte que vous le traiterez aussi bien que les deux autres, quoiqu'il soit beaucoup moins riche. »

Libanius à Basile.

« Je sais que vous m'écrirez souvent : *Voici un autre Cappadocien que je vous envoie*. Vous m'en enverrez, je suis sûr, un bon nombre, parce que vous faites de perpétuels éloges de moi, et que, par-là, vous excitez les pères et les enfans. Mais je ne dois pas vous taire ce qui est arrivé à votre agréable lettre. J'avois avec moi plusieurs personnages distingués, qui ont été dans les charges, entre autres l'admirable

l'admirable Alypius, cousin du fameux Hiéroclès. Quand on m'eut remis votre lettre, et que je l'eus parcourue tout bas, *je suis vaincu* disois-je, tout haut, d'un air riant et satisfait. De quelle défaite parlez-vous? me demandèrent ceux qui étoient présens; et pourquoi n'êtes-vous pas fâché, si vous êtes vaincu. J'ai été vaincu, leur répondis-je, en fait de lettres gracieuses. Basile est le vainqueur, Basile est mon ami, et c'est ce qui cause ma joie. A ces mots ils témoignèrent qu'ils vouloient être eux-mêmes juges de la victoire. Alypius lut votre lettre, les autres l'écoutèrent. Il fut décidé d'une voix unanime, que je ne m'étois pas trompé. Le lecteur gardoit votre lettre, il vouloit l'emporter, sans doute pour la faire voir à d'autres, et il me la rendit avec peine. Ecrivez moi donc toujours de

pareilles lettres, et soyez toujours vainqueur : une telle défaite sera pour moi une victoire. Au reste, vous avez raison de penser que nos leçons ne s'achètent pas avec de l'argent : quand on ne peut pas donner, il suffit qu'on puisse recevoir. Pour moi, si je rencontre quelqu'un qui soit pauvre, mais passionné pour l'éloquence, je le préfère au riche. Quand j'étois jeune, je n'ai pas trouvé des maîtres de ce caractère; mais rien n'empêche que je ne vaille mieux de ce côté-là. Qu'aucun pauvre n'hésite donc à venir ici, pourvu qu'il possède l'envie et la facilité du travail. »

VALINCOUR.

Ces lettres sont, en vérité, d'un grand prix; elles nous apprennent, mieux que toutes les histoires, le

caractère des grands hommes qui les ont écrites, et celui de leur siècle.

CHARLES.

Si vous en aimez la lecture, je continuerai.

JENNY.

Continue, mon cousin; le choix de ces lettres fait autant d'honneur à tes sentimens qu'à tes principes.

VALINCOUR.

Il vous restera toujours, mes amis, le regret de ne pouvoir les lire dans l'original; vous ne les lirez que dans une foible copie. J'ai connu le traducteur, Athanase Auger; il ne manquoit pas de talens. Il possédoit excellemment les règles de l'art, mais il n'en étoit pas meilleur écrivain lui-même. Il a cependant un mérite dans ses traductions; c'est celui de l'exactitude.

CHARLES.

Libanius à Basile.

« Vous jugerez par vous-même si les jeunes gens que vous m'avez envoyés ont profité avec moi pour l'éloquence : quelque peu de fruit qu'ils aient retiré de mes leçons, votre amitié pour moi, j'en suis sûr, vous le fera paroître considérable. Il est un avantage que vous préférerez à l'éloquence ; je veux dire la sagesse, et l'attention de ne pas se livrer à des plaisirs déshonnêtes. Vous verrez qu'ils ont eu grand soin de se la procurer, et que, dans leur conduite, ils ont songé, comme il convient, à ne pas faire honte à celui qui les a envoyés. Recevez donc votre bien, et applaudissez à ces jeunes gens, dont la pureté de mœurs fait votre gloire

et la mienne. Vous exhorter à les chérir, ce seroit exhorter un père à chérir ses enfans.»

Basile à Libanius.

«Plusieurs de ceux qui viennent de votre part, et que j'ai vus, admirent votre talent pour l'éloquence. Ils nous ont dit que vous aviez paru avec le plus grand éclat; qu'on ne songeoit, dans toute votre ville, qu'à Libanius, qui devoit parler; que tout le monde accouroit en foule; que tous les âges et toutes les conditions montroient le plus vif intérêt et empressément pour vous entendre; que les hommes les plus constitués en dignités, que les militaires occupant les premiers grades, que les simples artisans, que les femmes même ne vouloient pas être privées du plaisir

d'assister à votre harangue. Quel est donc le sujet qui a attiré tant de monde, qui a réuni une assemblée si brillante? On m'a rapporté que vous aviez fait le portrait du fâcheux (1); envoyez-moi, je vous en conjure, un chef-d'œuvre qui a été si applaudi, pour que j'y applaudisse moi-même. Moi, qui loue Libanius sans voir ses ouvrages, que ne ferai-je pas quand j'aurai entre les mains ce qui lui a mérité tant de louanges? »

JENNY.

Mais ces lettres sont très-bien; et je serois tentée de croire que les Grecs du quatrième siècle de l'ère chrétienne valoient ceux du siècle de Platon.

(1) Libanius, dans sa harangue, fait parler un homme d'une humeur fâcheuse, qui se plaint amèrement d'avoir épousé une femme babillarde.

VALINCOUR.

Ce siècle peut avoir produit des génies semblables, mais le goût n'en est pas invariablement pur. Charles nous a cité les plus belles lettres de Libanius et de Basile; il a passé sous silence, et il a bien fait, quelques lettres qui ne sont peut-être pas sans défaut.

CHARLES.

Je l'avoue.

JENNY.

Voudriez-vous bien, mon oncle, nous faire part de votre critique?

VALINCOUR.

Je n'ai pas ces lettres présentes; mais je les ai lues autrefois dans l'original, et j'en jugeai de même. Cela ne doit pas empêcher Charles d'achever de nous lire ses extraits.

CHARLES.

Je poursuis donc.

Basile à Grégoire de Nazianze.

« Il m'est venu dernièrement une lettre de vous, qui est bien de vous. Je l'ai reconnue, moins au caractère de l'écriture qu'au style de la lettre. Elle renfermoit peu de mots et beaucoup de sens. Je ne vous ai pas fait aussitôt réponse, parce que j'étois absent pour lors, et que votre messager, après avoir donné la lettre à un de mes amis, est parti sans m'attendre. Pierre vous entretiendra de ma part; il acquittera pour moi une dette de l'amitié, et ce sera pour vous une occasion de me récrire. Cela ne doit pas vous coûter infiniment, car, en général, toutes les lettres que vous m'envoyez sont fort laconiques. »

Au même.

« Mon frère Grégoire m'ayant écrit qu'il desiroit depuis long-temps de me rejoindre, et ayant ajouté que vous aviez pris la même résolution, je me suis vu si souvent trompé par vous, que je n'ose plus croire que vous ayiez une véritable envie de venir; d'ailleurs, mille raisons m'ont empêché de rester pour vous attendre. Il faut que je parte pour le Pont, où, s'il plaît à Dieu, je mettrai fin à mes courses. J'ai enfin renoncé aux vaines espérances que j'avois de vous voir, ou plutôt aux songes, s'il faut dire la vérité; car j'approuve fort celui qui a dit que les espérances étoient les songes d'un homme qui veille. Je me retire donc dans le Pont, pour y trouver un genre de vie particulier. La providence

m'y a fait découvrir une demeure parfaitement conforme à mon caractère ; une demeure réellement telle que nous imaginions dans nos momens de loisir pour nous amuser. C'est une montagne fort élevée, couverte d'une sombre et vaste forêt, arrosée, vers le septentrion, par des eaux fraîches et limpides. Au pied de la montagne, s'étend une grande plaine, continuellement engraissée par les eaux qui viennent des hauteurs. La forêt, qui l'entoure naturellement par une infinité d'arbres de toute nature, forme une espèce de palissade ; l'île de Calypso, tant vantée par Homère, n'est rien en comparaison. Peu s'en faut que ce ne soit une île, puisqu'elle est enfermée de toutes parts. Elle est coupée, dans deux de ses côtés, par des vallées profondes ; un fleuve, qui

tombe d'un précipice, coule à son troisième côté, et lui sert d'un rempart inaccessible ; de l'autre, une spacieuse montagne, jointe à la vallée par des chemins tortueux et impraticables, en interdit l'entrée. Il n'y a qu'un seul endroit, dont nous sommes les maîtres, par où l'on puisse approcher. L'habitation est sur une éminence, laquelle est une sorte de tour et de guérite, d'où la plaine se découvre à la vue, et d'où l'on apperçoit le fleuve, dont les eaux se répandent tout autour. Cet aspect, à mon avis, cause autant de plaisir que le fleuve de Strymon aux Amphipolitains ; encore ce dernier coule si tranquillement, qu'on a de la peine à lui donner le nom de fleuve : au lieu que le nôtre est plus rapide qu'aucun des fleuves que je connoisse. Son cours est rendu

plus impétueux par un rocher voisin, d'où il se précipite dans un gouffre profond : c'est pour moi, et pour tout autre, un spectacle des plus agréables, outre que les habitans en retirent de grands avantages, et qu'il nourrit une quantité prodigieuse de poissons. Pourquoi parler des douces vapeurs qui sortent de la terre, ou du bon air que le fleuve fait respirer ? Un autre admireroit, peut-être, la variété des fleurs ou le concert des oiseaux ; mais moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de pareilles bagatelles. Le plus grand avantages de ces lieux, c'est qu'outre qu'il produit, par son heureuse situation, toutes sortes de fruits en abondance, le plus flatteur pour moi est le repos et la tranquillité qu'on y goûte. J'y trouve une retraite entièrement éloignée du tumulte de la ville,

ville, où l'on ne rencontre absolument que quelques chasseurs, qui se joignent quelquefois à nous, car ce pays offre encore le plaisir de la chasse. On n'y voit cependant, comme dans le vôtre, ni ours, ni loups, ni autres bêtes féroces ; il ne nourrit que des cerfs, des chèvres sauvages, des lièvres, et autres animaux semblables. Croyez-vous que je sois assez dépourvu de raison, pour préférer à un séjour si délicieux votre retraite de Tiberine, qui n'est qu'une horrible fondrière ? Pardonnez-moi donc le desir que j'ai de m'y fixer : Alcméon mit fin à ses courses lorsqu'il eut rencontré les Échinades. »

VALINCOUR.

Admirez le charme, l'attrait de ces descriptions, et l'amour de ces

grands hommes pour la retraite. La retraite est, en effet, le seul lieu où se forment les grandes vertus et les grands talens.

C H A R L E S.

Voici une lettre bien laconique, écrite à un homme qui paroissoit lui-même très-économe de mots.

Basile à Olympius.

« Auparavant, vous nous écriviez quelques mots; maintenant, vous ne nous écrivez plus rien du tout : vous parliez peu d'abord; avec le temps, vous êtes devenu absolument muet. Reprenez, je vous prie, votre ancienne habitude; nous ne nous plaindrons plus du style laconique de vos lettres; les plus courtes nous seront infiniment précieuses, comme étant le gage d'une

grande affection. Écrivez-nous seulement. »

JENNY.

On ne peut se plaindre plus agréablement du silence d'un ami.

CHARLES.

Et peut-on demander à quelqu'un son amitié, d'une manière plus aimable que Basile le fait dans la lettre suivante ?

Au gouverneur de Néocésarée.

« Je mets au nombre de mes amis l'homme sage, quand il habiteroit aux extrémités de la terre, et que je ne l'aurois jamais vu de mes yeux. C'est la pensée d'Euripide le tragique. C'est ainsi que je m'annonce comme votre ami, quoique je ne vous connoisse point particulièrement, et que je n'aie

jamais eu le bonheur de vous voir. Ne regardez pas ce discours comme une flatterie ; la renommée, qui publie avec éclat vos vertus par toute la terre, m'avoit déjà inspiré de l'amitié pour vous. Mais, depuis que je me suis entretenu avec notre vénérable frère Elpidius, je vous connois aussi parfaitement, et je suis aussi touché de votre mérite que si nous eussions vécu long-temps ensemble, et que si une longue expérience m'eût fait connoître vos grandes qualités. Elpidius n'a point cessé de me raconter en détail vos vertus, votre grandeur d'ame, vos sentimens nobles, votre douceur, votre habileté dans les affaires, votre rare prudence, votre gravité naturelle, mêlée de gaieté, votre éloquence peu commune; en un mot, il m'a rapporté de vous, dans

un long entretien, ce qu'il seroit impossible de dire dans une lettre, à moins que de l'étendre outre mesure. Après cela, pourrois-je me défendre de vous aimer? pourrois-je m'empêcher de publier ce que je sens pour vous au-dedans de moi-même? Recevez donc, personnage admirable, recevez mon salut, comme la marque d'une amitié sincère et véritable; car rien n'est plus éloigné que moi d'une flatterie basse et servile. Mettez-moi au nombre de vos meilleurs amis, et écrivez-moi souvent, pour me consoler de votre absence.»

C'est à ces lettres, mon papa, que j'ai borné mes extraits.

JENNY.

Mille remerciemens à mon cousin, de nous avoir fait connoître ces excellens auteurs. Je demanderai main-

tenant le volume de leurs lettres, pour rédiger aussi des extraits à mon usage, d'après mes propres études.

VALINCOUR.

Rien de mieux, ma chère Jenny. Mais, pour économiser notre temps, charge-toi donc aussi de faire la critique de ces mêmes auteurs, et de relever leurs défauts, si tu en trouves dans leurs lettres.

JENNY.

Mon oncle, je ferai ce que vous desirez. Mais n'est-ce pas trop présumer de mes foibles lumières, que de me charger seule de la responsabilité d'un tel jugement? Vous devriez bien me guider dans cette critique.

VALINCOUR.

J'y consens. Allons-y travailler, ma nièce.

DIALOGUE X.

Suite du précédent.

LES MÊMES.

JENNY.

Nous avons lu, mon oncle et moi, le recueil des lettres dont Charles nous a fait, hier, une lecture choisie. Je suis chargée de vous faire part de notre critique. Je dis *notre critique*, pour obéir à mon oncle, qui veut absolument m'approprier ses réflexions, et m'enorgueillir de ses propres pensées.

VALINCOUR.

Jenny vous donne l'exemple du talent et celui de la modestie.

JENNY.

Charles a fait un excellent choix. Basile-le-Grand mérite, sans doute, ses éloges et ceux du traducteur. On reconnoît dans ses lettres toute la vivacité d'un génie formé sur les meilleurs modèles. On ne peut guère distinguer dans une traduction les nuances de style que l'on remarque dans l'original, entre sa manière d'écrire et celle de Libanius; mais, en rendant à chacun de ces auteurs l'hommage qui leur est dû, nous ne passerons pas sous silence quelques légers défauts qu'ils n'ont pas évités dans plusieurs de leurs lettres. J'en donnerai pour exemple cette lettre de Basile à Libanius, et de Libanius à Basile.

Basile à Libanius.

« Ceux qui aiment les roses,

comme font tous ceux qui aiment ce qui est beau, ne se fâchent point contre les épines dont la rose est accompagnée. Il me souvient d'avoir entendu quelqu'un, soit qu'il parlât sérieusement ou pour se divertir, qui disoit que, comme les peines légères ne font que réveiller l'amitié, les épines dont la nature a environné les roses sont autant d'aiguillons, qui ne font que redoubler l'ardeur qu'on a de les cueillir. Il n'est pas nécessaire que je fasse l'application de ces épines et de ces roses à votre lettre, qui, par sa douceur, a été pour moi la fleur de la rose, m'a fait goûter tout le charme du printemps, et dont les plaintes et les reproches sont comme autant d'épines : mais ces épines me font plaisir ; elles ne font qu'enflammer davantage mon amitié pour vous. »

Libanius à Basile.

« Si ce que vous m'écrivez n'est que l'expression d'un talent brut, que seroit-ce donc si vous vouliez le polir? Nuls ruisseaux ne sont comparables aux fleuves d'éloquence qui coulent naturellement de votre bouche. Pour nous, si nous n'étions arrosés tous les jours, il ne nous resteroit qu'à garder le silence. ».

Voilà, certes, un style précieux, qui ne convient point à la gravité des personnages, et une afféterie trop ridicule pour que nous ne la qualifiions pas hardiment de mauvais goût.

CHARLES.

La traduction, peut-être, rend mal le style de ces deux lettres.

JENNY.

Ce n'est point le style que nous

critiquons ici, mais le fond même des pensées. Basile, dans sa lettre à Libanius, ne fait que répéter, jusqu'à la satiété, sa comparaison de la rose et des épines; et Libanius, voulant à son tour répondre par des comparaisons, sort du naturel, et se jette dans un langage plein de bouffissure.

Voici une seconde lettre de Libanius, en réponse à celle de Basile, qui lui avoit demandé l'envoi d'un de ses discours, et qui n'est pas mieux écrite.

« Je sue de tout mon corps en vous envoyant le discours que vous m'avez demandé. Eh ! comment n'éprouverai-je pas une extrême inquiétude, en soumettant mon ouvrage à la critique d'un homme qui, par ses talens rares pour l'éloquence, est capable d'effacer l'abondance de Platon et l'éloquence

de Démosthène? Pour moi, je ne me regarde auprès de vous que comme un moucheron comparé à un éléphant. Je pense donc, et je frémis quand je pense au jour où vous examinerez ma production : peu s'en faut que mon esprit ne s'égare. »

CHARLES.

Je conviens que ces lettres ne sont point des modèles : mais est-ce donc que vous ne nous citerez que de pareilles lettres?

JENNY.

Non ; c'est assez exercer les droits de la critique contre ces illustres écrivains. J'ajouterai, pour te complaire, trois lettres choisies. La première est de Basile à Olympius : on y voit à découvert tout le mépris de ce sage pour les richesses. Les deux dernières sont

sont deux lettres de recommandation, dignes de servir de modèles en ce genre.

Basile à Olympius.

« Que faites-vous, ô mon admirable ami? Vous voulez bannir de ma solitude la pauvreté qui m'est chère, la pauvreté, mère de la sagesse. Si elle pouvoit parler, elle vous accuseroit de violence, et vous diroit : Je voulois demeurer avec un homme qui applaudit à Zénon (1), lequel ayant tout perdu dans un naufrage, ne proféra que des paroles généreuses : *Courage*, dit-il, *fortune*, *tu nous*

(1) Zénon, de la ville de Citium dans l'île de Chypre, chef de la secte des stoïciens. Jeté à Athènes par un naufrage, il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur.

réduis à porter un simple manteau ; avec un homme qui fait un grand mérite à Cléanthe de s'être loué pour tirer de l'eau d'un puits, afin de gagner de quoi vivre et de quoi payer ses maîtres ; avec un homme qui ne cessa jamais d'admirer Diogène, lequel étoit si jaloux de se borner à ce que demande la nature, qu'il jeta sa tasse, en voyant un enfant qui se baissoit pour puiser de l'eau dans le creux de sa main. Voilà les reproches que vous adresseroit la pauvreté, notre bonne amie, que vous voudriez bannir par vos présens magnifiques. Elle ajouteroit même quelques menaces : Si je vous surprends encore ici, diroit-elle, je me vengerai de vous avec mes armes ; je ferai voir que vous avez mené la vie voluptueuse des Siciliens et des Romains. En voilà

assez sur ce chapitre. Je suis bien aise d'apprendre que vous vous occupez de votre santé, que vous prenez des remèdes. Je souhaite qu'ils vous soulagent. Vous avez une ame si belle, qu'elle mérite bien le secours d'un corps saiu et exempt d'infirmités. »

Basile à Trajan.

« C'est une grande consolation pour les malheureux de pouvoir déplorer leurs maux, sur-tout devant des hommes qui ont assez de sensibilité pour y compâtir. Le très-honoré frère Maxime, qui a gouverné notre patrie, est tombé dans une disgrace telle qu'on n'en éprouva jamais. Dépouillé de tous les biens qu'il avoit hérités de ses ancêtres ou qu'il avoit acquis par son industrie, il a souffert mille insultes en sa personne. Il erre depuis long-

temps, et l'on n'a pas même épargné sa réputation, le plus grand de tous les biens, pour lequel un homme qui pense ne craint pas de s'exposer à tout. Il m'a fait un récit déplorable de ses infortunes tragiques, et m'a prié de vous les mettre sous les yeux. Comme je ne pouvois le soulager autrement dans ses malheurs, et que la honte l'empêche de vous en offrir le détail, je me suis chargé au moins, fort volontiers, de vous exposer une partie de ce que j'ai su de lui-même. Quand ses disgraces annonceroient des torts et des fautes, elles sont toujours de nature à lui donner droit à la compassion. Tomber tout-à-coup dans des maux extrêmes, c'est une preuve, en quelque sorte, que l'on est condamné à l'infortune. Un regard favorable de votre part suffira pour consoler

Maxime. Qu'il sente lui-même les effets de cette douceur inépuisable que vous témoignez à tout le monde. On est généralement persuadé que votre crédit peut beaucoup dans le jugement de cette affaire. Celui qui vous remettra ma lettre, et qui a cru qu'elle lui seroit utile, mérite bien que vous le soulagiez dans ses maux. J'espère que nous le verrons joindre sa voix à celle de tant d'autres, pour publier votre sagesse et votre équité. »

Au même.

« Vous avez été vous-même le témoin des infortunes de Maxime, dont la condition étoit auparavant si brillante, et qui est le plus misérable des hommes. Il a été gouverneur de notre patrie : eh ! plût à Dieu qu'il ne l'eût jamais été ! Non, on ne trou-

vera personne à l'avenir, qui veuille prendre des gouvernemens, s'ils ont une issue aussi malheureuse. Qu'est-il besoin que je vous raconte en détail ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu, à vous dont la pénétration est si vive, que, pour peu qu'on vous donne d'ouverture, vous comprenez aisément tout le reste? Il ne sera cependant pas inutile de vous dire que, quoiqu'on ait accablé d'outrages Maxime avant votre arrivée, ces outrages seroient regardés comme des faveurs, si on les comparoit aux maux qu'on lui a faits depuis que vous êtes venu. Il n'est point d'insultes, il n'est point de mauvais traitemens dans la personne et dans les biens, que le préfet actuel n'ait imaginés contre lui. Il vient à présent avec des satellites pour mettre le comble à ses malheurs, à

moins que vous ne daigniez tendre une main secourable à cet infortuné. Je sais qu'il n'est nullement nécessaire de vous exciter à la compassion ; mais comme je veux soulager un malheureux dans ses peines, je vous conjure d'ajouter quelque chose, pour l'amour de moi, à votre bonté naturelle, afin qu'il sache que ma sollicitation ne lui a pas été inutile. »

DIALOGUE XI.

Lettres de St. Jean Chrysostome.

LES MÊMES.

ÉMILIE.

Lorsque Charles faisoit des extraits de St. Basile-le-Grand et de Libanius, je lisois, de mon côté, des lettres extrêmement intéressantes.

VALINCOUR.

Ces lettres ont-elles rapport à l'ordre de nos séances ?

ÉMILIE.

Elles sont de St. Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, contemporain des deux autres auteurs,

et seulement plus jeune de quelques années (1).

VALINCOUR.

Connois-tu tout le mérite littéraire de St. Chrysostome?

ÉMILIE.

Tout ce que j'en sais, c'est que ses hautes vertus le placèrent au rang des grands hommes et des grands saints de la religion chrétienne. Ses lettres m'ont appris à l'aimer comme l'ami le plus sensible, le plus généreux.

JENNY.

Je croyois que ses lettres se bornoient à des objets pieux.

ALFRED.

Je le croyois aussi.

(1) Basile étoit né en 328. Chrysostome naquit en 347.

ÉMILIE.

Je le pensois de même, et avec d'autant plus de raison, que j'en ai trouvé le recueil dans la bibliothèque religieuse et morale de maman. Je préfère ces lettres, pour le sentiment, à tout ce que vous nous avez lu jusqu'ici des auteurs grecs.

VALINCOUR.

Ton opinion pourroit avoir, mon enfant, quelque chose d'exagéré. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en éloquence, St. Chrysostome ne le cède qu'à Démosthène, et l'emporteroit peut-être sur lui, s'il étoit né dans le même siècle.

ALFRED.

Je viens, en effet, de lire dans le 4e volume de la bibliothèque d'un

homme de goût, le plus grand éloge de cet orateur.

VALINCOUR.

Saurois-tu nous le rapporter ?

ALFRED.

Je tiens en main le volume. Je vais, si vous le trouvez bon, vous lire l'article mot à mot.

« Le nom de Chrysostome est celui de l'éloquence même. Jamais homme n'a plus réuni les talens de l'orateur. Quelle élévation dans les pensées ! quelle richesse dans l'élocution ! quelle abondance de figures et d'images ! quelle force et souvent quelle rapidité dans le style ! quelle simplicité et quelle pureté dans l'expression. C'est vraiment l'Homère des orateurs. »

Chez lui les moindres objets intéressent et touchent vivement. Il a une

sagacité merveilleuse pour attirer les auditeurs à ses desseins; tout s'annoblit dans sa bouche.

St. Chysostome ressembloit beaucoup à Démosthène et à Cicéron, et il n'étoit pourtant ni l'un ni l'autre. Il tenoit de la force du premier, et il avoit la diffusion, la facilité, l'abondance, le nombre et la majesté du second. Il semble avoir fondu dans ses écrits les différens styles des plus célèbres orateurs, pour se former une manière unique et qui lui étoit propre.

On attribue à St. Chrysostome le discours que l'évêque Flavien adressa à l'empereur Théodose, en faveur des habitans de Thessalonique. Il n'existe peut-être pas un modèle d'éloquence pathétique plus parfait que ce discours.

VALINCOUR.

VALINCOUR.

Je suis charmé qu'Alfred vous ait donné cette juste idée de St. Chrysostome: je vous le ferai connoître plus au long dans mes leçons sur l'art oratoire. Revenons maintenant à Chysostome, auteur épistolaire. Il est très-peu connu des gens du monde comme l'un des modèles en ce genre. Laissons à mon Émilie le soin de le venger, à cet égard, de l'oubli de notre siècle.

ÉMILIE.

Je remarquerai d'abord que c'est à son exil que nous devons toutes ses lettres.

VALINCOUR.

Ce qui confirme ce que je vous ai dit, mes enfans, des traverses et des

malheurs presque toujours inséparablement attachés aux pas des grands hommes.

ÉMILIE.

Ses lettres, au nombre de deux cent cinquante environ, peuvent se diviser, selon maman, en lettres *familières* et en lettres *spirituelles* :

C'est aux premières que j'ai dû borner mes extraits.

Je commencerai par les lettres à Olympiade, une des femmes les plus respectables de Constantinople, et très-zélée disciple de St. Chrysostome. Ce grand homme lui écrit du lieu de son exil, pour la consoler, pour l'exhorter, pour la fortifier contre tous les revers. Je ne citerai que cette seule lettre parmi les dix-sept qui composent cette partie du recueil.

A Olympiade.

« Mes consolations augmentent à mesure qu'on multiplie mes maux, ce qui me fait concevoir d'heureuses espérances pour l'avenir ; dès à présent même, tout va selon mes souhaits, et j'ai, pour ainsi parler, le vent favorable. Qui jamais a rien vu ou entendu de semblable? Il n'y a par-tout que des bancs de sable et des rochers cachés sous les flots. Les orages et les tempêtes frémissent avec un épouvantable fracas ; la nuit est obscure, les ténèbres profondes, on n'apperçoit que des abîmes et des écueils. Cependant, au milieu d'une mer si terrible, je ne suis pas moins tranquille que ceux qui ressentent une légère agitation dans le port.

» Ne perdez pas de vue cette pensée,

madame, et, vous mettant au-dessus de ces troubles et de ces orages, daignez m'informer de l'état de votre santé : la mienne est parfaite, et, de plus, je suis dans une grande joie. Mon corps est devenu très-robuste, je respire un air pur, et les gardes qui me conduisent me soignent avec tant d'affection, qu'ils me rendent tous les bons offices que je pourrois attendre des meilleurs serviteurs. L'amour seul qu'ils me portent leur en impose la loi ; chacun d'eux s'empresse autour de moi, et se croit heureux de me rendre quelque service.

» La seule chose qui m'afflige, c'est de n'être pas assuré que vous vous portez bien : apprenez-moi cette bonne nouvelle, afin que je puisse m'en réjouir, et rendre de très-humbles actions de grace à mon très-cher fils Pergame.

Si vous voulez m'écrire, confiez-lui vos lettres; il est fort de mes amis, et il a un respect et une estime singulière pour votre personne et pour vos principes. »

JENNY.

Cette lettre me pénètre de respect pour la mémoire de ce grand homme.

ALFRED.

Elle me le fait aimer. Elle caractérise une ame forte et courageuse, que l'idée de ses propres maux afflige moins que la peine que ses amis peuvent en ressentir.

ÉMILIE.

Ses amis . . . . Ah! Chrysostome étoit digne d'en avoir. On peut en juger par la lettre suivante :

A Léonce.

« J'ai été chassé de votre ville, mais je n'ai pas été chassé de votre cœur. Il étoit au pouvoir d'autrui de me laisser demeurer dans votre ville, ou de m'en faire sortir; mais pour être dans votre cœur, cela dépend entièrement de nous, personne ne pourra jamais me ravir cet avantage; et, en quelque lieu que je sois conduit, j'y porterai le souvenir de vos bienfaits, je m'y rappelerai avec joie vos procédés généreux, l'amitié dont vous m'honorez, votre ardeur à m'en donner des preuves, votre prudence, votre urbanité, votre attention à remplir les devoirs de l'hospitalité; et, réunissant toutes ces idées dans mon esprit, votre vertu me sera sans cesse présente. Ainsi, puisque vous

m'avez attaché à vous par des liens si forts, que je desire passionnément de vous voir, et que cela ne se peut maintenant, donnez-moi du moins la consolation de m'écrire; vous pouvez, en quelque sorte, suppléer par le nombre de vos lettres, au plaisir que me causeroit votre vue même.»

ALFRED.

Il paroît que St. Chrysostome ne savoit point aimer médiocrement.

VALINCOUR.

Tel est le caractère d'une grande ame. Toutes ses lettres sont marquées du même caractère de sensibilité.

JENNY.

C'est ainsi que je voudrois qu'Alfred sût aimer ses amis.

ALFRED.

C'est également ainsi qu'Alfred voudroit en être aimé.

ADOLPHE.

Ce qui me console, c'est que quelqu'un de vous m'aimera toujours de même.

JENNY.

Qui donc?

ADOLPHE.

Alfred.

VALINCOUR.

Cet aveu fait à-la-fois ton éloge, mon enfant, et celui de ton frère. Il est vrai qu'Alfred t'aime bien tendrement.

ADOLPHE.

Je l'aime bien aussi. Mais Émilie s'impatiente.

ÉMILIE.

Non, mon cousin; je ne m'impatiente pas.

ADOLPHE.

Ah ! un petit peu. Il est vrai qu'il n'y a rien de plus triste, quand on lit, que de se voir interrompre à chaque instant.

VALINCOUR.

Cela peut être; mais en concevoir de l'humeur, seroit une sottise de l'amour-propre; vouloir, quand on parle ou quand on lit, que chacun nous écoute, sans mot dire, seroit un despotisme de société trop bizarre. Le plaisir des lectures que l'on fait dans un cercle, consiste moins dans les lectures même, que dans les réflexions auxquelles elles donnent lieu,

ÉMILIE.

Je n'en doute point, mon papa ; mais je vous assure que je ne crois pas avoir donné lieu personnellement à des reproches.

ADOLPHE.

Je l'avoue, c'est une petite malice de ma part. Je n'aime pas les complimens ; et, pour y mettre fin, j'ai voulu faire diversion, en mettant en jeu ma petite cousine. Pardon de l'espiéglerie.

VALINCOUR.

L'aveu doit effacer la faute : mais je t'invite, mon petit ami, de ne point t'accoutumer à ces sortes d'espiégleries ; elles sont beaucoup trop dans ton caractère.

ÉMILIE.

Oh ! papa, c'est un simple badi-

nage; je n'en veux pas à mon petit cousin.

VALINCOUR.

Très-bien; mais je ne lui en veux pas non plus : c'est parce que je l'aime comme un de mes enfans, que je lui tiens ce discours.

ÉMILIE.

Je reviens à mon auteur. Ses lettres à Candidien, à Marcien et à Marcellin, à Harmace, à Diogène, à Polybe, sont encore des modèles de sentimens et d'amitié. Je me contenterai d'en citer une seule.

A Harmace.

« Qu'est-ce donc? Vous m'avez donné une entière liberté d'ordonner sans réserve à vos gens de me fournir tout ce dont j'aurois besoin, et vous

m'avez privé de ce qui m'étoit le plus nécessaire; je veux dire, de vos lettres, où j'aurois appris l'état de votre santé? Ne savez-vous pas que c'est là ce que les véritables amis ont surtout à cœur, ce qu'ils souhaitent avec ardeur, et que tels sont mes sentimens? Si donc vous voulez me faire plaisir, mon illustre seigneur, cessez d'ordonner à vos gens de pourvoir aux nécessités de mon corps, car je n'ai besoin de rien, et je suis dans l'abondance; mais accordez-moi, par le moyen d'un peu de papier et d'encre, la plus grande de toutes les graces, et dont je desire sur-tout de jouir; c'est de m'écrire souvent sur l'état de votre santé et de toute votre famille. S'il étoit possible de nous joindre ensemble, j'aurois tâché de vous attirer hors de votre maison, et

je vous aurois demandé, comme une extrême faveur, que, m'aimant aussi ardemment que vous le faites, nous nous vîssions l'un l'autre ; mais puisque la crainte des Isaures y met un obstacle, accordez-moi du moins d'y suppléer par vos lettres, etc.

La lettre suivante est le modèle d'une consolation véritablement philosophique.

A Stude, préfet de Constantinople.

« Je sais qu'étant prudent et rempli de sagesse, vous n'aurez pas besoin de mes lettres pour soutenir patiemment la séparation de votre bienheureux frère, car je n'ai garde de l'appeler sa mort. Cependant, comme il est juste que je fasse mon devoir, je vous conjure, mon magnifique seigneur, de montrer en cette

occasion que vous êtes toujours vous-même; non que je vous demande de ne pas vous attrister, cela étant impossible, puisque vous êtes homme, que vous êtes revêtu d'un corps mortel, et que vous avez perdu un tel frère, mais de donner des bornes à votre tristesse. Vous connoissez, en effet, combien les choses humaines sont fragiles, qu'elles passent aussi vîte qu'un torrent rapide, et qu'il ne faut croire heureux que ceux-là seuls qui quittent la vie présente avec de bonnes et solides espérances; car ils ne vont pas à la mort, mais du combat au prix, de la lutte à la couronne, et d'une mer orageuse à un port tranquille. Faisant donc toutes ces réflexions, consolez-vous vous-même, puisque moi, étant très-affligé de la perte de ce grand homme, je trouve

dans mon affliction une très-grande consolation; car si celui qui nous a quittés avoit été méchant et livré au crime, il faudroit le pleurer et déplorer son sort; mais ayant été un modèle de sagesse, de modestie et de douceur pendant sa vie, comme toute la ville peut en rendre témoignage, ayant toujours aimé la justice, la probité, la générosité, le courage, il faut, au contraire, se réjouir et se féliciter de ce que vous avez envoyé devant vous un tel frère, qui a mis désormais dans un lieu sûr tous les biens qu'il avoit entre les mains en sortant de la vie. N'ayez donc, mon admirable seigneur, aucun sentiment qui soit indigne de vous, et ne vous laissez pas abattre par l'affliction; mais montrez, dans cette

occasion, que vous êtes toujours vous-même, et apprenez-moi, je vous prie, que mes lettres ont fait quelque impression sur votre cœur, afin que, séparé de vous par un si long espace de chemin, je me glorifie d'avoir pu, par une simple lettre, adoucir presque entièrement une si violente douleur. »

VALINCOUR.

Toutes ces lettres perdent bien de leur valeur dans une foible traduction.

ÉMILIE.

Je terminerai donc, mais avec le regret de ne pouvoir vous donner un plus long extrait de ce sentimental écrivain, dont le nom, comme

celui de Démosthène, est devenu synonyme de celui de l'éloquence même (1).

(1) *Chrysostoma*, nom composé de deux mots grecs, qui signifient *bouche d'or* : *chryson-stoma*.

DIALOGUE XII.

L'Art épistolaire dans les différens âges de la Grèce et dans les siècles du Bas-Empire.

LES MÊMES.

ADOLPHE.

LA suite des auteurs épistolaires grecs, depuis les sept Sages jusqu'aux savans qui s'enfuirent à la prise de Constantinople, dans le 15e siècle, et auxquels l'Europe est redevable de la renaissance des lettres, doit avoir enfanté bien des volumes : allons-nous parcourir, mon oncle, cette longue nomenclature d'auteurs?

VALINCOUR.

Tu te tromperois étrangement, Adolphe, sur les destinées des lettres et des arts chez les Grecs, si tu croyois que, pendant le cours de leur durée, c'est-à-dire, pendant plus de deux mille ans, ils en ayent toujours conservé la suprême perfection. Il est vrai que la Grèce est peut-être, de tous les pays, celui qui nous présente les sciences le plus long-temps en honneur parmi ses peuples. On ne compte néanmoins que deux époques brillantes pour les Grecs, dans le cours de deux mille ans : le siècle de Socrate, de Platon et de leurs premiers disciples, et le siècle de Théodose-le-Grand.

ADOLPHE.

Il suffit donc de s'arrêter à ces deux époques de la Grece, pour connoître

ses plus grands hommes en tout genre ?

VALINCOUR.

Oui, mon ami, et je ne compte pas vous faire perdre votre temps à lire les productions du vulgaire des auteurs épistolaires, qui vécurent dans les autres siècles.

CHARLES.

Combien s'est-il donc écoulé de temps entre le siècle de Platon et de Socrate, et celui de Théodose-le-Grand ?

VALINCOUR.

Six cents ans environ.

CHARLES.

Quelle lacune !

JENNY.

Mais la Grèce n'a pas été stérile en grands hommes pendant cet intervalle.

VALINCOUR.

Les Romains, en se la soumettant, se contentèrent d'y venir perfectionner leurs études; et tant que dura leur influence sur ce beau pays, ils en attirèrent à eux tout le savoir. Ce ne fut qu'à la scission de l'empire, et lorsque Constantin eut divisé la souveraine puissance, lorsque la Grèce vit s'élever dans son sein une seconde Rome, ce ne fut qu'à cette époque mémorable, c'est-à-dire au quatrième siècle de l'ère chrétienne, qu'une nouvelle génération de grands hommes vint une seconde fois l'illustrer.

PAUL.

Cette époque fut-elle de longue durée?

VALINCOUR.

Bientôt les dissensions civiles, les

guerres au dedans et au dehors, l'attaque, l'invasion des Barbares amenèrent la prompte décadence du bon goût. Une fausse philosophie jeta les savans de cette nation dans l'amour de la dispute; la religion ne fut plus pour eux qu'une science pleine de mots et hérissée de difficultés sans bornes. Alors naquirent dans son sein les sectes diverses, qui, dans les mains des factieux, furent un moyen perpétuel d'armer le gouvernement contre les peuples et les peuples contre le gouvernement. Vous sentez, mes amis, que les sciences, les lettres et les arts, amis de la douce paix, ne purent long-temps se maintenir dans leur perfection, au milieu de tous ces désordres politiques et moraux. Aussi tombèrent-ils, pour ne plus se relever, et il ne resta de moyens aux Grecs un peu sensés, pour ne pas

devenir tout-à-fait barbares, que de s'en tenir aux anciens modèles, et de les cultiver soigneusement.

ALFRED.

Ainsi nous pouvons sans regret laisser reposer en paix, dans les bibliothèques nationales, tout ce qui ne tient pas à ces deux époques dont vous venez de parler?

VALINCOUR.

Oui, mon neveu.

DIALOGUE XIII.

DE L'ART ÉPISTOLAIRE CHEZ LES LATINS.

Lettres de Cicéron.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

IL nous reste peu d'anciens auteurs épistolaires latins. Cicéron et Pline tiennent parmi ceux-ci le premier rang : nous nous y bornerons. Nous avons un grand nombre de lettres de Cicéron, écrites, la plupart, pendant les jours de son exil.

ÉMILIE.

C'est ce qui confirme de plus en plus

plus ce que papa nous a dit de l'infortune des grands hommes; elle ne sert qu'à l'accroissement de leur gloire.

VALINCOUR.

Nous devons à l'exil de Cicéron, et à son éloignement des affaires, non-seulement la plupart de ses lettres, mais ses beaux traités de philosophie, qu'il n'auroit jamais eu le loisir d'écrire, s'il n'avoit été forcé de s'éloigner des affaires publiques.

CHARLES.

J'ai vu plusieurs volumes des lettres de Cicéron à votre bibliothèque.

VALINCOUR.

Ses lettres à Atticus, de la traduction de Montgault, avec le latin à côté, remplissent six volumes; celles à Brutus, un volume. Nous avons de cet

auteur plusieurs autres lettres écrites à Terentia, sa femme, et à quelques amis.

ALFRED.

Tout ce que les autres Romains distingués, du même âge, ont écrit dans leurs lettres familières est donc perdu sans retour pour notre instruction ?

VALINCOUR.

Oui, mon ami. Il est fort à croire que si l'imprimerie n'avoit été inventée dans le quatorzième siècle, peu de livres anciens auroient survécu; et nous serions peut-être privés des lettres de Cicéron et de Pline, qui peuvent nous dédommager de la perte de toutes les autres. L'équitable postérité ne s'est pas trompée dans le choix de ces deux auteurs; ils justifient l'exception qu'elle a faite en leur

faveur, en les sauvant de la destruction.

JENNY.

Quel est, mon oncle, le caractère distinctif des lettres de Cicéron ?

VALINCOUR.

Je ne veux pas, Jenny, prévenir ton propre jugement. Voici quelques-unes de ces lettres, de la traduction de l'abbé Prevost. Je t'en confie le volume : j'y joins les lettres de Pline. Tu vas présider le cercle. Je demanderai compte, demain, de la séance à mes jeunes amis.

DIALOGUE XIV.

Lettres de Pline.

LES MÊMES.

JENNY.

J'AIME bien les lettres de Pline le le jeune.

VALINCOUR.

(1) Trois qualités principales, quoiqu'en différens degrés, le caractérisent : beaucoup de finesse dans les pensées, assez d'enjouement dans le style, infiniment de noblesse dans les sentimens.

(1) Lettres de Pline traduites en françois, par Sacy : 3 *vol. in*-12. *Préface*.

JENNY.

Ne lui reproche-t-on pas un vice de caractère, celui d'avoir eu beaucoup de vanité?

VALINCOUR.

Je ne sais pas pourquoi le philosophe Montagne l'accuse de ce défaut. Si Pline, dans des discours publics, eût continuellement ramené son mérite et ses services; si, dans des traités de philosophie, il eût à tout propos vanté la noblesse de sa race, les équipages de ses aïeux, et le nombre de ses domestiques, l'accusation auroit peut-être ces apparences : mais il parle de lui dans ses lettres; pouvoit-il s'en dispenser? L'amitié, qui met les amis en société de biens et de maux, ne les oblige-t-elle pas à se rendre compte de leur bonne et de

leur mauvaise fortune ? Leur est-il permis de retrancher de ce compte leurs prospérités, pour n'y faire entrer que leurs disgraces ? La même loi qui veut que l'ami malheureux répande une partie de sa douleur dans le sein de son ami, veut aussi, par un juste retour, que l'ami heureux y verse une partie de sa joie.

C'est là proprement l'office des lettres. Ailleurs, c'est orgueil de parler de soi; dans les lettres, c'est nécessité. Nous y sommes souvent historiens de nous-mêmes; mais cette histoire, faite pour demeurer inconnue, ne peut être raisonnablement suspectée d'une ostentation recherchée. Personne n'en fut jamais plus éloigné que Pline. L'avidité de gloire seroit peut-être pardonnable à un philosophe, qui ne connoissoit guère

d'autre récompense de la vertu. Cependant on ne peut s'imaginer jusqu'où notre auteur porte la délicatesse sur ce point. Il découvre dans une de ses lettres le fond de son ame, à l'occasion d'un discours où il avoit été obligé de dire du bien de ses aïeux et de lui-même. Il y fait voir tant de timidité, de modestie et de sagesse, que Montagne eût mieux parlé, s'il eût bien lu cette lettre.

JENNY.

Je serois curieuse de savoir si Pline le jeune n'est pas, au jugement de mon oncle, le meilleur épistolaire de toute l'antiquité ?

VALINCOUR.

Je ne serois pas loin de penser que oui. Je ne puis toutefois me dissimuler

que le genre de Cicéron, celui d'Eschine l'emporteront, aux yeux de certaines personnes, sur celui de Pline. « Peut-être, dit son judicieux traducteur, trouvera-t-on dans certains épistolaires un génie plus naturel et plus facile que le sien, mais nulle autre part on ne rencontrera tant de mœurs. » Pline, dans les premiers rangs du barreau, de la magistrature et de la cour, nous montre que l'on peut être habile avocat et fort poli, grand magistrat et fort affable, délié courtisan et fort sincère; en un mot, que tous les défauts appartiennent aux hommes, et non pas à leur profession. Avec lui, l'on apprend à exercer les plus illustres emplois, et, mieux encore, à s'en passer. Aux uns, il enseigne à se posséder dans la vie tumultueuse; aux autres, à jouir de la vie

privée, à ne point chercher la gloire dans l'approbation des hommes, mais dans le témoignage de sa conscience, et, pour tout dire, à ne point connoître de mérite sans probité.

CHARLES.

Mon papa, lequel toutefois préférez-vous, pour le mérite, de Pline, le jeune, ou de Cicéron?

VALINCOUR.

S'il faut te dire naïvement ce que j'en pense, je crois voir plus de génie dans les lettres de Cicéron, plus d'art dans celles de Pline : le premier se pardonne quelquefois plus de négligence, le second souvent laisse voir trop d'étude. On lit dans Cicéron grand nombre de lettres, dont il semble que la postérité se seroit bien passée; il en est peu dans Pline dont

elle ne puisse profiter. Plus de grands événemens, plus de politique dans les unes; plus de sentimens, plus de morale dans les autres : l'un est peut-être un meilleur modèle de bien écrire, l'autre de bien vivre. Enfin, les lettres de Cicéron nous apprennent, mieux que toutes les histoires, à connoître les hommes de son siècle, et les ressorts qui les remuoient; les lettres de Pline, mieux que tous les préceptes, apprennent aux hommes de tous les siècles, à se connoître et à se régler eux-mêmes (1).

JENNY.

Je donnerois la préférence à Pline le jeune.

ALFRED.

Je suis de ton avis.

(1) Sacy, préface, *ibid.*

ADOLPHE.

Et moi, d'un avis contraire. Je préfère Cicéron.

VALINCOUR.

Charles pense-t-il comme Adolphe ?

CHARLES.

Je n'ai point encore d'opinion raisonnée sur ces deux auteurs.

VALINCOUR.

Mais puisque Jenny, Alfred et Adolphe ont une opinion diverse, je les invite de vouloir bien la motiver.

JENNY.

Volontiers, mon oncle.

DIALOGUE XV.

Lettres de Cicéron et de Pline, comparées.

LES MÊMES.

ADOLPHE.

La première lettre de Pline suppose que cet auteur avoit, en écrivant, l'idée de se faire lire du public; ce qui doit ôter à son style la qualité la plus essentielle au genre épistolaire, la naïveté.

JENNY.

Pline, j'en conviens, a fait lui-même pour ses lettres, ce que l'affranchi de Cicéron a fait pour celles de son maître; il nous en a donné le

receuil

recueil choisi. Mais parce que cet écrivain, après avoir acquis une grande renommée, n'a pas voulu confier à d'autres qu'à lui-même le recueil de ses lettres, s'ensuit-il que ses lettres, dont le public de son temps étoit avide, manquent du premier mérite du genre épistolaire, la simplicité? Je crois, tout au contraire, qu'elles n'en sont que plus simples et plus naïves, pour avoir été retouchées par un aussi habile maître. Quant à l'idée d'un pareil recueil, il seroit à desirer que tout homme célèbre voulût en suivre l'exemple; on ne mettroit pas quelquefois sur le compte de sa mémoire, comme nous l'avons vu de nos jours, des lettres souvent controuvées.

VALINCOUR.

Quelle est donc cette lettre de Pline, je vous prie?

JENNY.

C'est, comme le dit Adolphe, la première du recueil. La voici :

A Septitius Clarus.

« Vous m'avez souvent pressé de rassembler et de donner au public les lettres que je pouvois avoir écrites avec un peu d'application : je vous présente un recueil. Je ne me suis point arrêté aux dates, car je ne prétends pas faire une histoire ; mais je les ai placées dans le même ordre qu'elles se sont trouvées sous ma main. Je souhaite que nous ne nous repentions, ni vous de votre conseil, ni moi de ma déférence : j'en serai plus attentif, et à rechercher celles qui m'ont échappé, et à conserver celles qu'à l'avenir j'aurai occasion d'écrire. Adieu. »

ADOLPHE.

On ne peut reprocher à cette lettre de n'être pas laconique. C'est pour épargner une préface, que Pline s'est mis en frais pour l'écrire.

JENNY.

Soit; elle vaut bien assurément une préface; et puis, d'ailleurs, pourquoi lui ôter le caractère de vérité que lui donne l'histoire?... Mais mon petit cousin veut-il que Pline lui présente le modèle d'une lettre tout-à-fait gracieuse et pleine de vraie philosophie?

A Caninius.

« Que fait-on à Côme, cette ville délicieuse, que nous aimons tant l'un et l'autre? Cette belle maison que vous avez dans les faubourgs, est-elle toujours aussi riante? Cette belle

galerie, où l'on trouve le printemps, n'a-t-elle rien perdu de ses charmes? Vos platanes conservent-ils la fraîcheur de leur ombrage? Ce canal, qui se plie et replie en tant de façons différentes, a-t-il toujours sa bordure aussi verte, et ses eaux aussi pures? Ne m'apprendrez-vous rien de ce vaste bassin, qui semble fait exprès pour les recevoir? Quelles nouvelles de cette longue allée, dont le terrain est ferme sans être rude? de ce bain délicieux, où le grand soleil donne à toutes les heures du jour? En quel état sont ces sales où vous tenez table ouverte, et celles qui ne sont destinées qu'à vos amis particuliers? Vos appartemens de jour et de nuit, ces lieux charmans, vous possèdent-ils tour à tour? ou le soin de faire valoir vos revenus, vous met-il, à l'ordi-

naire, dans un mouvement continuel? Vous êtes le plus heureux des hommes, si vous jouissez de tant de biens; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, si vous n'en jouissez pas. Que ne renvoyez-vous ces basses occupations à des gens qui en soient plus dignes que vous? et qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des belles-lettres dans ce paisible séjour? c'est la seule occupation, c'est la seule oisiveté honnête pour vous. Rapportez-là votre travail, votre repos, vos veilles, votre sommeil même. Travaillez à vous assurer une sorte de bien que le temps ne puisse vous ôter; tous les autres, dans la suite des siècles, changeront mille et mille fois de maître, mais les ouvrages de votre esprit ne cesseront jamais d'être à vous. Je sais à qui je parle; je

connois la grandeur de votre courage, l'étendue de votre génie : tâchez seulement d'avoir meilleure opinion de vous ; faites-vous justice, et les autres vous la feront. Adieu. »

ADOLPHE.

Mon auteur est plus grave ; mais il étoit malheureux quand il écrivoit ses lettres, et votre Pline jouissoit de toutes les douceurs de la fortune et de l'amitié.

ALFRED.

Tu ne dis pas que Cicéron est plus occupé de lui-même que des autres en écrivant ; ce qui donne souvent à ses lettres un caractère d'égoïsme qui déplaît : témoin celle qu'il écrivoit à l'historien Sceptimius, pour l'engager à faire l'histoire de son consulat.

ADOLPHE.

Cette lettre n'est pas un modèle de

modestie ; mais il faut accorder quelques licences, en ce genre, aux véritables grands hommes S'ils n'étoient pas possédés, tourmentés de l'amour de la gloire, ils ne feroient pas de si grandes choses. Cet amour de la gloire n'empêchoit pas d'ailleurs Cicéron d'être fort sensible pour les maux de sa famille, comme il l'étoit excessivement pour lui-même. Ses lettres à Terentia, à Tullia et à son fils nous le prouvent assez. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici quelques-unes pour la justification morale de ce grand homme.

A Terentia, sa femme ; à Tullia, sa fille, et à son fils.

« Aristocrite m'a remis trois lettres, que j'ai presque effacées de mes larmes ; car le chagrin me consume,

ma chère Terentia, et mes propres maux ne me tourmentent pas plus que les vôtres et ceux de nos enfans. Je suis bien plus misérable que vous, qui l'êtes néanmoins infiniment. Notre disgrace est commune entre nous, mais la faute en tombe sur moi seul. Mon devoir étoit de me soustraire au danger par une légation, ou de résister par la diligence et la force, ou de périr glorieusement : aussi n'y a-t-il rien de si misérable, de si vil et de si indigne que moi. La honte me fera mourir autant que la douleur. Je rougis de n'avoir pas eu plus de courage et de promptitude à secourir ma chère femme et ses aimables enfans. Nuit et jour j'ai devant les yeux votre abattement, votre affliction et le mauvais état de votre santé. Mes espérances de salut se réduisent presque

à rien. J'ai beaucoup d'ennemis, et presque tout le monde pour envieux. S'il n'a pas été facile de me chasser, il est aisé d'empêcher mon retour. Cependant aussi long-temps que vous ne perdrez point tout espoir, je n'y renoncerai pas non plus, afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir tout perdu par ma faute. Ne soyez point inquiète pour ma sûreté; elle n'est pas difficile à présent, puisque le desir de mes ennemis est que je vive dans cet excès de misère. Je ferai néanmoins ce que vous m'ordonnez. J'ai fait mes remerciemens aux amis que vous m'avez nommés, et je leur ai marqué que vous m'aviez informé de leurs bons offices. C'est Desippus que j'ai chargé de ces lettres. Je ne suis actuellement à Dyrrachium que pour apprendre avec plus de diligence ce qui se passe

en ma faveur ; et j'y suis en sûreté, car cette ville a toujours été sous ma protection. Lorsque j'apprendrai que nos ennemis s'approchent, je passerai dans l'Épire. Vous m'offrez de me venir joindre, si je le desire ; mais n'ignorant point que c'est vous qui vous êtes chargée du principal fardeau de mes affaires, je souhaite que vous demeuriez à Rome. Si vos soins réussissent, c'est moi qui dois vous joindre. Si le contraire arrive.... Mais il n'est pas besoin que j'achève. Je jugerai par votre première lettre, ou du moins par la seconde, du parti que je dois prendre. Ayez soin seulement de m'écrire tout ce qui se fait, quoique ce soit moins des lettres que la chose même que je dois attendre à présent. Conservez votre santé, et soyez persuadée que je n'ai rien et n'ai jamais

rien eu de plus cher que vous. Adieu, chère Terentia ; je m'imagine vous voir, et, dans cette idée, je m'affoiblis par mes larmes. Adieu.»

Le dernier jour de Novembre.

Aux mêmes.

«Ne vous imaginez point que je fasse à d'autres des lettres plus longues qu'à vous, à moins que l'on ne me marque bien des choses auxquelles je me croie obligé de répondre. La matière me manque pour écrire, et je ne fais rien à présent qui me coûte davantage. Pour vous et notre chère Tulliola, je ne puis vous faire une lettre sans répandre beaucoup de larmes. Je vous vois dans un état très-misérable, vous que j'ai toujours souhaité de voir, et que j'ai dû rendre très-heureuse. Vous le seriez, si nous n'avions pas été trop

timides. Vous me faites entendre que votre espérance est dans les nouveaux tribuns. J'y crois de la solidité, si Pompée nous est favorable ; mais je ne laisse pas de craindre Crassus (1). Je vois éclater, dans tout ce que vous faites, le courage et la tendresse ; et je ne m'en étonne point. Ce qui m'afflige, c'est que ma situation soit telle, qu'il vous faille souffrir tant de maux pour soulager les miens. P. Valerius, dont vous connoissez le caractère obligeant, m'a écrit de quelle manière vous aviez été conduite du temple de Vesta à la Table Valérienne (2).

(1) P. Licinius Crassus, qui fut tué par les Parthes, après avoir été attiré à une conférence par Surena leur général.

(2) Clodius, ne bornant pas sa vengeance à l'exil de Cicéron, tenta plusieurs fois de se saisir du jeune Cicéron, qui n'étoit âgé

Que

Que ce récit m'a fait répandre de pleurs ! Hélas ! vous, dont tout le monde imploroit l'assistance, voilà donc, ma chère Terentia, vous l'unique objet de mes desirs, voilà les indignités, les peines et les larmes auxquelles vous êtes exposée ! Et c'est par ma faute que nous sommes perdus, moi qui conservois les autres ! Un de mes plus grands chagrins, c'est que, ruinée et dépouillée comme vous êtes,

que de six ans, afin de le faire périr : la fidélité des amis de son père, le sauva en le tenant caché. Terentia, qui avoit cherché un asyle dans le temple de Vesta, en fut arrachée par l'ordre du tribun, et traduite publiquement en justice à la *Table Valérienne*, qui étoit un lieu du *Forum* où les tribuns s'assembloient. On l'accusoit d'avoir caché une partie des effets de Cicéron; elle supporta toutes ces insultes avec un courage et une fermeté admirables.

vous entriez dans les dépenses. Songez que si mes affaires se rétablissent, nous obtiendrons tout; mais si nous ne voyons point la fin de notre disgrace, voulez-vous prodiguer les misérables restes de votre fortune? Pour ce qui appartient donc à la dépense, je vous conjure, ma chère ame, de laisser ce fardeau à ceux qui le peuvent soutenir, du moins s'ils en ont la volonté; et, si vous m'aimez, ne tourmentez point une santé qui n'est déjà que trop foible. Nuit et jour vous êtes présente à mes yeux. Je vois que toutes les fatigues tombent sur vous. Je crains que vous n'y résistiez pas, car tout roule en effet sur vous. Prenez donc soin de votre santé, si vous voulez que nous obtenions ce que vous espérez, et ce que vous vous proposez par tant de soins. Je ne sais à qui je

dois écrire, si ce n'est à ceux qui m'écrivent eux-mêmes, ou dont vous me parlez dans vos lettres. Je ne m'éloignerai pas davantage, puisque vous le desirez; mais je vous prie de m'écrire fort souvent, sur-tout si vous voyez quelque raison de nous fier davantage à nos espérances. Adieu, tendre objet de mes desirs : adieu.»

Le 4 d'octobre, à Thessalonique (1).

Aux mêmes.

« J'apprends par un grand nombre de lettres, et par les récits de tout le monde, que votre vertu et votre courage sont incroyables, et que vous êtes supérieure aux fatigues de l'esprit et du

(1) Capitale de la Macédoine; elle se soutient encore dans un état florissant sous le nom de *Saloniki*.

corps. Que je suis malheureux d'être la cause de tant de peines, pour une femme si vertueuse, si douce, si honnête et si fidelle, et que notre chere Tulliola reçoive tant de sujets de pleurs d'un père qui lui a fait goûter tant de plaisirs ! Que dirai-je du petit Cicéron, qui a commencé à sentir la misère et la douleur aussitôt qu'il s'est trouvé capable de sentiment? Si je pouvois attribuer, comme vous dites, mes malheurs au destin, il me seroit plus aisé de les supporter. Mais je n'en accuse que moi-même, qui me suis cru aimé de ceux qui me portoient envie, et qui n'ai pas écouté ceux qui me recherchoient. Si j'avois suivi mes propres idées, je n'aurois pas laissé prendre tant d'ascendant sur moi aux discours d'une troupe d'amis insensés ou méchans (1);

(1) Il désigne sur-tout Pompée et Hor-

notre vie seroit heureuse : mais puisque nos amis veulent que j'espère, je tâcherai que ma santé du moins réponde à vos efforts. Je conçois toute la difficulté de mes affaires, et combien il étoit plus facile de ne pas sortir de Rome, que d'y rentrer. Cependant, si nous avons pour nous tous les tribuns du peuple, si le zèle de Lentulus (1) est aussi ardent qu'il le semble, si Pompée et César même sont dans nos intérêts, il ne faut pas perdre l'espérance. Nous suivrons pour notre famille le sentiment de nos amis, tel que vous me le marquez. Mon dessein étoit de me retirer en Épire, dans quelque lieu

tensius, qu'il prétendoit lui avoir donné le mauvais conseil de fuir.

(1) P. Cornelius Lentulus, consul désigné, fut le principal auteur du rappel de Cicéron.

plus désert; mais Plancius (1) me retient; il se flatte même qu'il pourra retourner en Italie avec moi. Si je vois cet heureux jour, si je me retrouve dans vos bras, et que je puisse rétablir notre fortune, je ne desire pas d'autre fruit de votre piété et de la mienne. Pison (2) nous marque une bonté, une vertu, une générosité à laquelle on ne peut rien ajouter. Puisse-t-il en retirer de la satisfaction! Pour la gloire, il en est sûr. Je ne vous ai pas fait de reproche par rapport à mon frère Quintus; mais j'ai souhaité que vous fussiez bien unis, sur-tout dans le petit nombre où vous

(1) Cneius Plancius, alors questeur en Macédoine : Cicéron a composé une oraison pour lui.

(2) C. Calpurnius Piso Frugi avoit épousé la fille de Cicéron. Il mourut pendant l'exil de son beau-père.

êtes. J'ai fait mes remercіemens à ceux que vous m'avez marqués ; et je leur ai témoigné que je savois de vous ce que je leur dois. Vous m'écrivez, ma chère Terentia, que vous vendrez une terre : mais, hélas ! que deviendrons-nous, je vous le demande ? Et si la fortune ne cesse pas de nous tenir dans l'abattement où nous sommes, que deviendra ce pauvre enfant ? l'abondance de mes larmes arrête ma main. Je ne puis écrire davantage, dans la crainte de vous en faire verser aussi. J'ajoute seulement que si nos amis font leur devoir, l'argent ne manquera pas. S'ils ne le font point, de quoi serez-vous capable avec votre argent ? Au nom de notre misérable fortune, prenez-garde que nous ne perdions sans ressource un enfant déjà perdu. S'il lui reste seulement de quoi

se mettre à couvert de l'indigence, il ne lui faudra qu'un bonheur et une vertu médiocres pour obtenir tout le reste. Ayez soin de votre santé, et n'épargnez pas les messagers, pour m'apprendre ce qui se passe et ce que vous faites vous-même. Mon incertitude ne sauroit durer long-temps. J'embrasse Tulliola et Cicéron.

A Dyrrachium, le 26 novembre.

« Je suis venu à Dyrrachium, parce que cette ville est libre et bien disposée pour moi, et qu'elle est proche de l'Italie. Mais si je me trouve mal de la célébrité du lieu, je chercherai une autre retraite, et je vous en donnerai avis. »

Aux mêmes.

« Je vous écris le moins souvent qu'il m'est possible, car il n'y a point de momens qui ne soient fort tristes pour

moi ; ceux que j'emploie à vous écrire ou à lire de vos lettres me font verser tant de larmes, que cet état m'est insupportable. Que n'ai-je eu moins d'attachement pour la vie ! nous n'aurions rien à souffrir, ou nos malheurs seroient médiocres. Si la fortune nous réserve à quelque espérance de nous voir rétablis dans une partie de nos avantages, je suis moins coupable ; mais si nos maux ne doivent pas changer, je ne souhaite plus, ma chère vie, que de vous revoir incessamment et de mourir dans vos bras, puisque ni les dieux que vous avez servis religieusement, ni les hommes à qui je me suis attaché, ne nous récompensent pas mieux. J'ai passé treize jours (1) à

(1) Brindes ou Brindisi, sur la mer Adriatique : c'étoit le port le plus fréquenté pour le trajet entre l'Italie et la

Brindes, chez M. Lenius Flaccus (1), dont je ne puis trop louer la bonté.

Grèce. Les Vénitiens ont gâté une partie du port. Cette ville est remarquable par la mort de Virgile et la naissance de Pacuvius.

(1) M. Lenius Flaccus fut son ami constant dans sa disgrace; il étoit fort considéré par son savoir et sa politesse. Cicéron étoit chez cet ami, lorqu'il reçut de Rome l'heureuse nouvelle de son rappel. Il a écrit à son sujet une lettre charmante à Silius propréteur. La voici: « Je n'aurois pas cru que les expressions pussent me manquer; elles me manquent néanmoins pour vous recommander Lenius. Aussi vais-je m'expliquer en peu de mots, mais de manière que mes intentions ne seront point équivoques. Je ne puis vous représenter toute l'estime que nous avons, mon très-cher frère et moi, pour M. Lenius. Nous devons ces sentimens à quantité de services qu'il nous a rendus, et nous ne les devons pas moins

Le soin de mon salut lui a fait négliger ses propres périls, et celui de sa fortune : sans craindre une détestable

à son extrême probité et à sa modestie singulière. Je ne l'ai vu partir qu'à regret. Je trouvois mille charmes dans son commerce; et ses conseils, sages et fidèles, m'étoient fort utiles. Mais ne trouvez-vous pas qu'au lieu de manquer d'expressions, comme je l'avois dit, j'en emploie de superflues? Je vous recommande Lenius, comme vous comprenez que je le dois, après vous en avoir parlé dans ces termes. Je vous prie, avec toutes les instances possibles, de terminer l'affaire qu'il a dans votre province [*], et de lui dire ce que vous croyez qu'il puisse faire de mieux. Vous connoîtrez en lui un homme très-doux et très-aimable. Tâchez de me le renvoyer incessamment libre, tranquille, et dégagé de toutes ses affaires. Vous obligerez également mon frère et moi.»

[*] Silius étoit propréteur de Bithynie.

loi, il m'a rendu tous les devoirs et les services de l'hospitalité. Puissé-je lui en marquer un jour ma reconnoissance ! le sentiment du moins vivra toujours dans mon cœur. Je suis parti de Brindes le 28 d'avril ; mon dessein est de me rendre à Cyzique, dans la Macédoine. Quel malheur ! quelle affliction ! Vous prierai-je de me suivre ? Hélas ! une femme ! malade comme vous êtes, épuisée de force et de courage ! Faut-il aussi que je ne vous en prie pas ? Je serai donc sans vous ! Voici le parti auquel je crois devoir m'arrêter. S'il me reste quelque espérance de retour, il faut que vous la confirmiez, et que vous y mettiez tous vos soins ; mais si c'en est fait, comme je le crains, venez, par quelque voie que ce soit. Soyez sûre que si je vous ai près de moi, je ne me croirai pas

tout-à-fait perdu. Mais que deviendra ma chère Tulliola? Voyez vous même ce qu'on en peut faire. Le conseil me manque; mais, de quelque manière qne les choses tournent, il faut ménager sa réputation et son état. Que faire de mon cher Cicéron? qu'en ferons-nous? Ah! pour lui, qu'il ne s'éloigne jamais de mes bras et de mon sein. Je ne saurois écrire davantage; la douleur m'en empêche. J'ignore où vous en êtes; c'est-à-dire, s'il vous reste quelque chose, ou si, comme je le crains, vous avez été tout-à-fait dépouillée. Vous m'écrivez que Pison nous sera toujours dévoué: j'ai de lui cette espérance. Il ne faut pas que vous ayiez d'inquiétude pour les esclaves qui ont obtenu leur liberté. On a promis aux vôtres que vous les récompenseriez suivant leur mérite. Vous

m'exhortez à conserver de la grandeur d'ame, et vous ne voulez pas que je désespère de notre salut : je souhaite qu'il reste quelque fondement à nos espérances. Hélas ! quand recevrai-je à présent de vos lettres ? qui me les apportera ? J'en aurois attendu à Brindes, si les matelots l'eussent permis ; mais ils n'ont pas voulu manquer la saison. Soutenez-vous, ma chère Terentia, autant qu'il vous sera possible. Nous avons vécu avec honneur, nous avons vu notre situation brillante ; c'est notre vertu qui nous a ruinés, plus que nos fautes. L'unique reproche que nous ayions à nous faire, est de n'avoir pas perdu la vie avec les agrémens de notre fortune ; mais s'il est plus avantageux pour nos enfans que nous l'ayions conservée, il faut supporter tout le reste, quelqu'insupportable qu'il puisse paroître.

Je vous console, et je ne puis me rendre ce service à moi-même. N'épargnez rien pour conserver votre santé, et ne doutez pas que vos disgraces ne me touchent plus que les miennes. Adieu, ma chère Terentia, ma très-fidèlle et très-aimable femme; adieu, ma très-chère fille, et Cicéron, qui êtes à présent notre seule espérance. »

Le 31 avril, à Brindes.

A Terentia et Tullia.

« Si vous êtes en bonne santé, vous et notre chère Tullia, celle du petit Cicéron et la mienne sont aussi en bon état. Nous sommes arrivés à Athènes le 6 d'octobre (1), après avoir essuyé des vents fort contraires et les incommodités d'une longue navigation.

(1) Cette lettre fut écrite au retour de Cilicie, que Cicéron venoit de gouverner.

Acaste (1) s'est présenté à nous comme nous sortions du vaisseau. C'est n'avoir pas perdu de temps, que d'avoir fait la route en vingt et un jours. il m'a remis votre lettre. Vous craignez, dites-vous, que je n'aie pas reçu les précédentes. Je les ai reçues toutes ; vous m'avez fait des détails où rien n'est négligé, et je vous en remercie beaucoup. Les lettres d'un grand nombre d'amis, qui me sont venues par Acaste, m'apprennent que tout semble annoncer la guerre (2). Il me sera

(1) Acaste étoit un esclave de Cicéron. Comme l'usage des postes publiques n'étoit pas etabli pour s'écrire, on se servoit de messagers particuliers, ou bien l'on attendoit les occasions qui pouvoient se présenter.

(2) Il veut parler ici des querelles et des démêlés, qui produisirent la guerre civile entre César et Pompée.

impossible, en arrivant, de dissimuler ce que je pense; mais puisqu'il faut se résoudre aux événemens, ce sera une raison de hâter mon voyage, pour être en état de délibérer sur la totalité des choses. Faites-moi le plaisir, autant que votre santé vous le permettra, de venir le plus loin que vous pourrez au-devant de nous. Si vous étiez déjà partie de Rome, vous auriez soin de faire exécuter ce que je vous recommande. Nous comptons, avec le secours du ciel, d'être en Italie vers les ides de novembre. Prenez soin de votre santé, ma chère Terentia, que je desire beaucoup d'embrasser; et vous aussi, ma chère Tulliola, prenez-en soin, si vous m'aimez. »

A Athènes, le 18 octobre.

Aux mêmes.

An de Rome 704.

« Il me semble, mes chères ames, que vous devez faire réflexion plus d'une fois au parti que vous avez à prendre, et s'il convient que vous demeuriez à Rome, ou que vous vous rendiez près de moi dans quelque retraite sûre. Il faut que vous délibériez là-dessus autant que moi. Voici mes idées : je crois que, par le moyen de Dolabella, vous pouvez être en sûreté à Rome, et que votre séjour peut nous y être utile, si l'on en vient à la violence et au pillage. D'un autre côté je suis frappé de voir tous les gens de bien sortis de la ville avec leurs femmes. Le pays où je suis est rempli de terres et de métairies qui nous appartiennent. Non-seulement nous

pourrions nous y voir beaucoup ; mais, en supposant que vous y puissiez venir commodément, vous vous trouveriez sur notre propre bien. Je n'ai point encore décidé quel est le meilleur des deux partis : mais voyez ce que font les femmes qui sont à Rome, et prenez garde qu'il ne vous soit pas libre de sortir quand vous le voudrez. Je voudrois que vous délibérassiez soigneusement là-dessus entre vous et avec nos amis. Recommandez à Philotinus (1) que notre maison soit en état de défense. Vous me ferez plaisir d'avoir des méssagers établis, pour m'apporter tous les jours quelques lettres de vous. Mais si vous voulez que ma santé se soutienne, prenez grand soin de la vôtre. »

A Formies, le 24.

(1) Affranchi de Terentia.

A Terentia.

705.

« Au milieu de mes grandes douleurs, la maladie de notre chère Tullie m'est un surcroît de peine. Je n'ai rien de plus à vous écrire, car je suis sûr que vous n'en êtes pas moins inquiète que moi. Vous souhaitez que je m'approche de vous, et je vois que c'est le parti qu'il faut prendre. Je l'aurois fait plutôt, si je n'avois été retenu par quantité d'obstacles, qui subsistent même encore (1); mais j'attends des lettres de Pomponius (2),

(1) Son principal embarras venoit de ses licteurs, qui l'accompagnoient toujours, dans l'espérance du triomphe.

(2) Titus Pomponius Atticus, son ami fidèle, auquel il a écrit tant de lettres si précieuses, et dont on verra ci-dessous un petit recueil.

et je vous recommande de me les envoyer promptement. Prenez soin de votre santé. »

A la même.

An de Rome 706.

« Si vous vous portez bien, je m'en réjouis : ma santé est aussi fort bonne. Notre chère Tullie est arrivée ici le 14 de juillet (1). Sa vertu et la bonté extrême de son caractère augmentent la douleur que je ressens, d'être cause par ma négligence, que sa fortune réponde si mal à sa piété et à son mérite. J'ai dessein d'envoyer Cicéron à César, de le faire accompagner de Cn. Salustius. S'il part, je ne manquerai pas de vous en donner avis.

(1) Cicéron étoit alors à Brindes, où il se rendit après la défaite de Pompée.

Prenez soin de vous bien porter. Adieu. »

Le 16 juillet.

A la même.

« Mon dessein, comme je vous l'avois marqué, étoit d'envoyer Cicéron au-devant de César ; mais n'apprenant rien sur son arrivée, j'ai changé de projet. A l'égard du reste, quoiqu'il n'y ait rien de nouveau, vous saurez de Sicca quelles sont mes intentions, et ce qui me paroît à souhaiter dans les circonstances. Je retiens encore Tullia près de moi. Prenez grand soin de votre santé. »

VALINCOUR.

On ne sauroit, en effet, refuser à ces lettres l'intérêt de l'esprit et celui du cœur.

ALFRED.

Je suis loin de disputer à Cicéron une des premières places parmi les auteurs épistolaires ; mais il me semble que si le style des lettres est celui de la conversation, Pline se rapproche plus de ce style. Voyez si l'on peut écrire d'une manière plus agréable.

A Corneille Tacite.

» Vous allez rire, et je vous le permets ; riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez, a pris trois sangliers, mais très-grands. Quoi! lui-même, dites-vous? Oui, lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en coûte beaucoup à ma paresse. J'étois assis près des toiles. Je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard, mais des tablettes. Je rêvois, j'écrivois, et

je me préparois la consolation de remporter mes feuilles pleines, si je m'en retournois les mains vuides. Ne méprisez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude, et ce profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître des pensées. Ainsi, croyez-moi, quand vous irez chasser, portez votre panetière et votre bouteille; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît autant sur les montagnes que Diane. Adieu. »

ADOLPHE.

Si cette lettre est dans le style simple, toute la correspondance de Cicéron avec Atticus, son ami, n'est-elle pas dans

dans le même style ? je ne citerai point en preuve une lettre isolée, mais les six volumes de cette correspondance, ou du moins plusieurs lettres de chaque volume.

ALFRED.

Tu le peux, à condition que j'userai des mêmes droits, et que la longueur et le nombre de tes extraits me serviront de règle.

ADOLPHE.

Volontiers. Eh bien ! je choisis, au hasard, les lettres suivantes, et te laisse le soin d'y répondre par autant de lettres de Pline.

I.

Cicéron à Atticus.

L'an de Rome 685.

« Comme vous me connoissez mieux

que personne, vous jugerez aisément combien j'ai été touché de la mort de notre cousin Lucius Cicéron, qui m'étoit d'un si grand secours, et pour mes affaires particulières, et pour mes fonctions publiques. Je trouvois avec lui toute la douceur que l'on goûte dans le commerce d'un homme poli et d'un honnête homme. Je suis donc persuadé que, prenant part à tout ce qui me regarde, vous serez sensible à cette perte, qui, d'ailleurs, nous est commune; car vous perdez aussi un allié plein de mérite, très-officieux, et qui avoit pris de l'amitié pour vous, autant de lui-même que sur ce qu'il avoit entendu dire de vous. Quant à ce que vous m'écrivez touchant votre sœur, elle me rendra elle-même ce témoignage, que je n'ai rien oublié pour bien disposer l'esprit de mon

frère à son égard. Comme il m'a paru un peu trop piqué, j'ai joint, dans les remontrances que je lui ai faites, l'autorité d'un aîné à la douceur d'un frère, d'une manière à lui faire comprendre qu'il avoit tort; et j'ai lieu de croire, par tout ce qu'il m'a écrit depuis, qu'ils vivent ensemble comme ils doivent, et comme nous le souhaitons.

» Si je ne vous ai pas encore écrit, ce n'a pas été ma faute. Quand votre sœur a eu quelque commodité, elle ne me l'a point fait savoir. Je n'ai trouvé personne qui allât en Épire, et je ne savois pas que vous fussiez à Athènes. Mais vous, qui me reprochez ma paresse, savez-vous bien que je n'ai reçu encore qu'une de vos lettres depuis votre départ, quoique vous ayiez beaucoup plus de loisir que

moi, et que vous trouviez plus aisément des commodités pour m'écrire?

» Je suis ravi que vous soyez content de votre acquisition d'Epire. Je vous prie de continuer, à votre commodité, de me chercher tout ce qui sera propre à orner ma maison de Tusculum : c'est le seul endroit où j'oublie mes chagrins, et où je me délasse de mes travaux. J'y attends mon frère de jour à autre. Ma femme est fort tourmentée de la goutte. Elle est pleine d'amitié pour vous, pour votre sœur et pour votre mère ; elle leur fait mille complimens, aussi bien que ma chère petite Tullie. Ayez soin de votre santé, aimez-moi toujours, et soyez persuadé que je vous aime comme mon frère. »

2.

Au même.

L'an de Rome 686.

« Tout va chez vous comme vous le souhaitez : votre mère et votre sœur nous sont fort chères à mon frère et à moi. J'ai fait payer à L. Cincius les vingt mille quatre cents sesterces pour les statues de Mégare. Les Mercures de marbre pentelicien, avec leurs têtes de bronze, que vous me promettez, me font par avance beaucoup de plaisir. Je vous prie donc de me les envoyer, au plutôt, avec les autres statues et toutes les raretés qui conviendront au lieu que je veux orner, qui seront du goût dans lequel je suis maintenant, et de celui d'un aussi bon connoisseur que vous ; surtout ce qui sera propre à orner un

portique et une bibliothèque. J'ai une si grande passion pour toutes ces choses, qu'il faut que vous ayiez la complaisance de la satisfaire, quoique ceux qui sont moins de mes amis soient peut-être en droit de la blâmer. Envoyez-moi le tout par le premier vaisseau que vous trouverez, si vous ne pouvez pas avoir une place dans celui de Lentulus. Ma petite Tullie, qui fait toutes mes délices, veut avoir le présent que vous lui avez promis, et m'attaque comme votre caution; mais, plutôt que de payer, j'aime mieux faire un faux serment, et nier que j'aie répondu pour vous. »

3.

Au même.

L'an de Rome 693.

« Comptez que rien ne me manque tant à présent, qu'une personne à qui

je puisse m'ouvrir sur tout ce qui me fait de la peine, qui ait de l'amitié pour moi, et de la prudence, avec qui j'ose m'entretenir sans contrainte, sans dissimulation et sans réserve : car je n'ai plus mon frère, qui est du meilleur caractère du monde, qui m'aime si tendrement, et à qui je pouvois m'ouvrir de mes plus secrètes pensées, avec autant de sûreté qu'aux rochers et aux campagnes les plus désertes. Où êtes-vous à présent? vous dont l'entretien et les conseils ont adouci tant de fois mes peines et mes chagrins; qui me secondez dans les affaires publiques, et à qui je ne cache pas les plus particulières; que je consulte également sur ce que je dois faire et sur ce que je dois dire. Je suis si dépourvu de toute société, que je ne me trouve en repos et à

mon aise qu'avec ma femme, ma fille et mon petit Cicéron. Ces amitiés extérieures, que l'intérêt et l'ambition concilient, ne sont bonnes que pour paroître en public avec honneur, et ne sont d'aucun usage pour le particulier. Cela est si vrai, que, quoique ma maison soit remplie, tous les matins, d'une foule de prétendus amis qui m'accompagnent lorsque je vais à la place, dans un si grand nombre, il ne s'en trouve pas un seul avec qui je puisse ou rire en liberté, ou gémir sans contrainte.

» Jugez donc par là si je ne dois pas attendre, souhaiter et presser votre retour. J'ai mille choses qui m'inquiètent et me chagrinent, dont une seule promenade avec vous me soulagera. Je ne vous parlerai point ici de plusieurs petits chagrins domesti-

ques ; je n'ose le confier au papier, ni au porteur de cette lettre, que je ne connois point. N'en soyez pourtant pas en peine, ils ne sont pas considérables ; mais ils ne laissent pas de faire impression, parce qu'ils reviennent souvent, et que je n'ai personne qui m'aime véritablement, dont les conseils ou l'entretien puissent les dissiper. Songez donc, enfin, à revenir. Il est vrai que tout ce qui se passe ici n'y invite pas beaucoup ; mais si mon amitié vous est chère, le plaisir d'en jouir vous dédommagera. »

Le premier février.

4.

Au même.

L'an de Rome 694.

« Je vous avois promis dernièrement que vous verriez quelques pro-

ductions de ma campagne, mais je ne vous en réponds plus : je me suis tellement dévoué à la paresse, que je ne saurois m'en détacher. Je me divertis donc avec mes livres, car j'en ai un assez bon nombre à Antium, ou je m'amuse à compter les vagues, le temps n'étant pas bon pour la pêche: mais pour composer, je ne saurois m'y mettre. Cette géographie que j'avois projetée, est une grande entreprise. Certainement c'est une matière difficile à débrouiller, trop informe, et moins susceptible d'ornement que je ne pensois; et, par-dessus tout cela, toute raison m'est bonne pour ne rien faire.

» Je ne sais point même si je ne m'établirai point ici ou à Antium, pour y passer le reste de cette malheureuse année. Je sais bien que j'ai-

merois mieux, du moins, avoir été décemvir, que consul à Rome. Vous avez été encore plus habile de vous aller établir à Buthrote. Je vous assure néanmoins qu'Antium en approche plus que vous ne pensez. Le croiriez-vous, qu'il se trouve, si près de Rome, un lieu où il y a mille gens qui n'ont jamais vu Vatinius (1), où personne ne m'importune, où tout le monde m'aime? C'est ici un véritable endroit pour traiter de politique : à Rome, ni je ne le peux, ni je ne le veux. Je m'en vais donc écrire des anecdotes, que je ne ferai voir qu'à vous. Toute ma politique se réduit à

(1) Vatinius étoit alors tribun du peuple; c'étoit le ministre des violences et des attentats de César contre son collègue Bibulus qu'il chassa du *Forum*.

présent à haïr les méchans; encore n'est-ce pas une indignation qui m'inquiète et qui m'afflige : j'en tirerai meilleur parti, au contraire, par le plaisir que j'aurai à écrire contre eux. Qu'ai-je encore à vous dire ? Mandez-moi quand vous comptez partir. »

5.

Au même.

Même année.

« Comme j'attendois, le soir, de vos nouvelles, avec mon impatience ordinaire, on me vint dire que quelques-uns de mes gens étoient arrivés de Rome. Je les fais venir; je leur demande s'ils n'ont point de lettres : ils répondent que non. Comment leur dis-je, il n'y en a point d'Atticus ? Épouvantés de l'air et du ton que je pris, ils m'avouèrent que vous leur en aviez donné

donné une, mais qu'ils l'avoient perdue en chemin. Que vous dirai-je? J'en fus très-fâché; car tous ces jours-ci vous ne m'en avez point écrit où il n'y eût quelque chose d'intéressant et d'agréable. S'il y avoit donc dans cette lettre du 15 avril, quelque nouvelle importante, ne me la laissez pas ignorer plus long-temps; s'il n'y avoit que des plaisanteries, récrivez-les-moi toujours.

» Je vais vous rendre compte de ma marche, afin que vous voyiez où vous pourrez me venir voir. Je compte être à Formies le vingt-unième d'avril. Ensuite (puisque vous croyez que, dans un si malheureux temps, je ne dois point aller dans un endroit si délicieux que Bayes) je partirai de Formies le premier de mai, où il doit y avoir des jeux depuis le 4 jusqu'au 7.

Ma fille a envie de les voir. De-là j'irai à Tusculum, ensuite à Arpinum, et je serai à Rome le premier de juin. Faites en sorte de me venir voir, ou à Formies, ou à Antium, ou à Tusculum. Récrivez-moi cette lettre qui a été perdue, et ajoutez-y quelque chose de nouveau. »

6.

Au même.

Même année.

« Je vous dirai que, depuis que je suis à Formies, je crois être au bout du monde. Pendant que j'étois à Antium, il n'y avoit pas de jours que je ne fusse mieux informé de tout ce qui se passoit à Rome, que ceux même qui y sont. Vos lettres m'apprenoient non seulement les nouvelles de la ville,

mais ce qu'il y avoit de plus particulier dans le gouvernement. Je savois par vous, et ce qui se passoit et ce qui devoit arriver; à présent, nous ne pouvons savoir que ce que nous tirons de quelques passans. C'est pour cela que, quoique j'espère de vous voir bientôt, je vous envoie cet exprès, qui a ordre de repartir dès qu'il aura votre réponse. Donnez-lui une lettre bien remplie, et joignez aux nouvelles vos réflexions et vos conjectures.

» Marquez-moi quel jour vous partirez de Rome; je compte rester à Formies jusqu'au sixième de mai. Si vous ne pouvez pas y venir avant ce temps-là, vous pourrez bien être encore à Rome lorsque j'y arriverai. Je ne vous propose point de venir à Arpinum; c'est un lieu trop sauvage, mais dont je puis dire ce qu'Ulysse

disoit d'Ithaque : c'est un pays montueux, mais il est propre à former une belle jeunesse, et il n'y en a point au monde qui me plaise davantage. Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Ayez soin de votre santé.»

7.

Au même.

Même année.

« Quel meurtre ! qu'on ne vous ait point remis cette lettre que je vous écrivis des Trois-Tavernes, dans le moment que je reçus les vôtres. Vous savez que le paquet où je l'avois mise fut porté le même jour chez moi à Rome, d'où on me l'a apporté à Formies. J'ai ordonné qu'on vous renvoyât cette lettre; vous y verrez combien les vôtres m'avoient fait de plaisir. Vous me mandez qu'on ne dit mot à

Rome : je m'en doutois bien. En récompense on ne se tait pas dans ces quartiers, et les paysans même ne peuvent plus souffrir la tyrannie que vous souffrez. Si vous venez dans cette antique Lestrigonie (c'est de Formies que je veux parler), quels murmures n'entendrez-vous point ! que les esprits sont animés ! qu'on est irrité contre notre ami Pompée, dont le surnom de *grand* frise peu à peu aussi bien que celui de *riche* Crassus ! Je puis vous assurer que je n'ai encore trouvé personne ici qui souffre tout cela si doucement que moi. Ainsi philosophons, si vous m'en croyez ; il n'est rien de tel, je vous le jure. Si vous avez les lettres que vous attendiez pour vos Sycioniens, venez ici en diligence. Je compte en partir le sixième de mai. »

8.

Au même.

Même année.

« Vous m'exhortez toujours à composer, mais cela n'est pas possible ici, graces aux assiduités des gens de ce pays. Ma maison de campagne est comme un rendez-vous public. Il semble que toute leur tribu soit venue fondre ici. Passe encore pour cette foule de gens qui me viennent saluer le matin, j'en suis délivré sur les dix heures : mais malheureusement Arrius est mon plus proche voisin, ou, pour mieux dire, nous logeons ensemble, car il ne me quitte point; il dit même que c'est pour philosopher tout le jour avec moi, qu'il ne va point à Rome. Je suis assiégé, d'un autre côté, par Sebosus, le bon ami de Catulus. Où

me sauver ? Je vous assure que, s'il n'étoit pas plus commode pour vous que je me trouve ici, je m'enfuirois à Arpinum; mais je ne vous attendrai que jusqu'au sixième de mai ; car vous voyez à quelles gens je suis livré. La belle occasion, pendant qu'ils sont ici, d'avoir ma maison à bon marché! Comment voulez-vous, avec cela, que j'entreprenne un ouvrage de si longue haleine, et qui demanderoit du loisir? Je tâcherai néanmoins de vous contenter, et je n'épargnerai pas ma peine.»

9.

Au même.

Même année.

«Je conçois, comme vous le dites, que tout est aussi incertain dans une république, que vous me le faites

dans vos lettres; cependant cette variété même de discours et de sentimens me fait plaisir. Lorsque je lis ce que vous m'écrivez, il me semble que je suis à Rome, et qu'on me dit tantôt une chose, tantôt une autre, comme il arrive dans une conjoncture aussi importante que celle-ci.

» Dans le moment que j'écris ceci, on m'annonce Sebosus. Je n'avois pas achevé d'en gémir, que j'entends Arrius qui me donne le bonjour. Autant valoit-il demeurer à Rome, je n'y essuierois pas de plus grands fâcheux. Pour m'en délivrer, il faudra que je me sauve dans le pays rude et sauvage de ma naissance. Enfin, si je ne puis être seul, j'aime mieux vivre avec de francs paysans, qu'avec tous ces beaux esprits. Cependant, comme vous ne me dites rien sur le

jour de votre départ, je vous attendrai ici jusqu'au sixième de mai.

» Ma femme vous est très-obligée de l'application avec laquelle vous poursuivez son affaire contre Mulvius: elle ne sait point qu'en la servant, vous soutenez les intérêts de tous ceux qui tiennent comme vous des terres de la république. Elle vous salue, comme fait aussi le petit Cicéron qui est déjà un grand républicain. »

10.

Au même.

L'an de Rome 695.

« Ce n'est point par légèreté et par inquiétude que je suis parti si brusquement de Vibone (1), où je vous

(1) Vibone, autrefois Hipponium, et aujourd'hui Bivona dans la Calabre.

avois donné rendez-vous; il ne faut vous en prendre qu'à mon malheur. J'y ai reçu le décret de mon bannissement, qui est limité, par la correction que j'attendois, à quatre cents milles. Comme la Sicile, où je voulois aller, et même l'île de Malte, sont comprises dans cet espace, j'ai pris le chemin de Brindes, avant que le décret fût publié, de peur d'attirer à Sicca une mauvaise affaire. Si vous faites un peu de diligence, vous pouvez encore me joindre, pourvu toutefois que je trouve sur ma route à séjourner. On me reçoit par-tout fort obligeamment, mais j'ai peur que cette bonne volonté ne dure pas toujours. Venez au plutôt, je vous en conjure. »

II.

Au même.

Même année.

« Ma femme me marque dans toutes ses lettres, qu'elle vous a mille obligations ; je vous en remercie fort. L'accablement et la tristesse dans laquelle je suis plongé, me permettent à peine d'écrire ; et je ne vois pas ce que je pourrois vous mander ; car si vous êtes encore à Rome, la diligence que vous feriez pour me joindre seroit inutile ; et si vous êtes en chemin, nous pourrons bientôt raisonner ensemble sur tout ce qui me regarde. Je vous conjure seulement de me conserver cette amitié qui ne s'est jamais démentie ; de mon côté, je suis toujours le même ; mes ennemis, en

changeant ma fortune, n'ont pu changer mon cœur. Ayez soin de votre santé. »

Le dixième avril, à Thurium (1).

12.

Au même.

Même année.

« Vos lettres m'ont appris tout ce qui s'est passé à Rome jusqu'au 25 de mai. J'attendrai le reste à Thessalonique, comme vous me le conseillez; je me déterminerai ensuite plus facilement sur le lieu de mon séjour. Quant aux reproches continuels que vous me faites sur mon abattement et sur ma foiblesse, croyez-vous donc que le poids et le nombre des maux

(1) Thurium, anciennement Sybaris, dans la Lucanie.

qui accompagnent ma disgrace ne m'excusent pas assez ? Vit-on jamais en effet personne, pour une si bonne cause, tomber d'un si haut rang, avec les ressources et l'appui que je devrois trouver dans mes talens, dans mon expérience, dans mon crédit et dans l'amitié de tous les gens de bien ? Puis-je oublier ce que j'ai été, et ce que je suis ? de quelle gloire, de quels honneurs je suis privé ? de quels biens, de quels enfans, de quel frère; d'un frère que j'aime et que j'ai toujours aimé plus que moi-même, et dont il a fallu néanmoins, par un nouveau genre de supplice, éviter l'entrevue, de peur d'augmenter mon affliction par l'image de la sienne ; et plus encore pour ne me pas montrer à lui dans un état si déplorable, et si différent de celui où il m'avoit laissé ?

J'ajouterois beaucoup d'autres particularités aussi accablantes, mais je ne puis plus retenir mes larmes. Jugez maintenant lequel des deux est le moins excusable, ou de donner quelques plaintes à de tels malheurs, ou de me les être attirés par ma faute, en laissant perdre des biens que je ne devois me voir enlever qu'avec la vie, et que j'aurois pu même conserver facilement, si des amis infidèles n'avoient pas conspiré contre moi dans ma propre maison. Je justifie ma douleur pour vous porter à la soulager avec votre amitié ordinaire, au lieu de l'aigrir par vos reproches. L'accablement où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage, et je n'ai d'ailleurs aucunes nouvelles à vous mander. J'attends avec impatience celles de Rome : quand je les aurai

apprises, je vous marquerai mes résolutions : je vous prie de continuer à m'écrire fort en détail tout ce qui se passe. »

A Thessalonique, le 17 juin.

13.

Au même.

L'an de Rome 696. De Rome.

« Dès que j'ai été arrivé à Rome, et qu'il s'est présenté une voie sûre pour vous écrire, j'ai cru devoir, avant toutes choses, me réjouir avec vous de mon retour; car, pour vous parler naturellement, lorsque j'eus besoin de vos conseils, vous manquâtes aussi bien que moi de résolution et de prudence : il me parut même que vous ne travailliez pas à me sauver avec autant d'ardeur, que

l'attachement inviolable que j'ai toujours eu pour vous sembloit le mériter. Mais si vous vous laissâtes abuser comme moi, si mes vaines terreurs, si les fausses alarmes qu'on me donna passèrent jusqu'à vous, vous ne fûtes que trop puni de cette faute, par l'affliction que mon éloignement vous a causée, et vous la réparâtes aussi-tôt en vous employant pour moi avec tout le soin et tout le zèle possible. Je puis donc vous assurer que, dans le plus fort de ma joie, lorsque j'ai vu tous nos citoyens la partager avec moi, j'ai toujours senti qu'il me manquoit, pour être heureux, de vous voir et de vous embrasser. Si je puis une fois avoir ce plaisir, je le goûterai sans cesse; et, si je ne me dédommage de tout ce que notre séparation m'a fait perdre de douceur et d'agrément, je

croirai que la fortune ne m'a pas jugé digne d'un tel bonheur, et qu'elle ne m'a été favorable qu'à demi.

» J'ai recouvré beaucoup plutôt que je ne l'espérois, et bien plus facilement que je n'osois l'espérer, la supériorité, le crédit et l'estime que j'avois, avant ma disgrace, dans le barreau, dans le sénat et parmi tous les bons citoyens. Mais pour mes biens, qui, comme vous savez, ont été en proie à l'avarice et à la fureur de mes ennemis, il ne me sera pas si aisé d'en sauver les restes, et d'en réparer les ruines. J'aurai plus besoin pour cela de vos conseils que de votre bourse, dont je crois néanmoins que je peux disposer. On vous a mandé sans doute tout ce qui s'est passé à mon retour, ou le bruit public en aura porté la nouvelle jusqu'à vous.

Je vais cependant vous écrire en peu de mots quelques particularités, que vous serez bien aise d'apprendre par moi-même.

» Je partis de Dyrrachium le 4 d'août, le jour même qu'on publia le décret de mon rappel. J'arrivai le lendemain à Brindes, où ma fille m'attendoit, et il se trouva que c'étoit le jour de sa naissance. Le huitième du même mois, je reçus une lettre de mon frère, qui m'apprit que le décret de mon rappel avoit passé dans une assemblée par centuries (1), où tous les peuples de l'Italie étoient accourus, où tous les ordres et tous les

(1) Ces assemblées étoient les plus solemnelles. Les consuls, les préteurs et les censeurs pouvoient seuls les convoquer. Servius Tullius les avoit établies; il y en avoit cent quatre-vingt-treize divisées en six classes.

âges avoient fait paroître une ardeur incroyable. Je partis de Brindes, après avoir reçu des personnes les plus qualifiées de cette ville, toutes sortes d'honnêtetés. Je rencontrai sur ma route des députés de chaque ville voisine, qui me venoient faire des complimens. Quand on sut que j'approchois de Rome, il n'y eut pas un seul citoyen qui ne vînt au-devant de moi, excepté ceux qui s'étoient déclarés trop ouvertement pour le pouvoir ou nier ou même dissimuler. Lorsque je fus arrivé à la porte Capène (1), tous les degrés des temples furent aussitôt remplis par le petit peuple, qui me témoigna sa joie par ses ap-

(1) Porte Capène, ainsi nommée d'une petite ville voisine. On l'appeloit encore *Porta appia* et *porta triumphalis* : maintenant *di San-Sebastiano*.

plaudissemens, et la continua jusqu'au capitole, où il m'accompagna, et où je trouvai, aussi bien que dans la place publique, une foule infinie. Le lendemain, cinquième de septembre, je fis mes remerciemens au sénat.

» Pour moi, je me tais, parce que les pontifes n'ont point encore prononcé touchant ma maison. S'ils déclarent que la consécration est nulle, j'aurai une fort belle place. Les consuls, conformément au décret du sénat, estimeront les bâtimens qui ont été abattus, ou bien ils feront démolir le portique de Clodius, traiteront avec des entrepreneurs pour rebâtir ma maison, et estimeront mes autres biens.

» Voilà donc l'état où je me trouve maintenant, assez mal par rapport à ma fortune passée, mais assez bien

par rapport aux malheurs qui l'ont suivie. Les dettes qu'il m'a fallu contracter, ont mis, comme vous savez, un grand désordre dans mes affaires. Je ne vous parle point de quelques chagrins de famille, que je n'ose confier à ma lettre. J'ai pour mon frère toute l'amitié que méritent sa vertu et l'attachement inviolable qu'il a pour moi. Je vous attends avec impatience, pour régler ma conduite par vos conseils. Il faut que je me fasse un nouveau plan de vie. Quelques-uns de ceux qui m'ont servi pendant mon absence commencent à murmurer contre moi, et ne peuvent cacher l'envie qu'ils me portent. Vous m'êtes ici fort nécessaire. »

ALFRED.

C'est fort bien; mais vas-tu con-

tinuer long-temps la lecture de tes extraits ?

ADOLPHE.

Aussi long-temps qu'il vous plaira.

JENNY.

Nous avons aussi nos extraits à lire.

ADOLPHE.

Je ne veux pas vous en ravir les moyens. Qu'Alfred lise donc; je lui cède la parole, mais non la victoire.

ALFRED.

Sans rien ôter à Cicéron de son mérite épistolaire, je persiste à trouver plus de variété dans le style de Pline, et plus d'intérêt dans ses lettres.

ADOLPHE.

De petits intérêts littéraires, domestiques, cela se peut; mais pour

les grands intérêts civils et politiques, Cicéron l'emporte sur son rival : je n'ai rien dit encore de la correspondance de ce grand homme avec Brutus, César et Antoine.

ALFRED.

Mais ce sont les petits intérêts littéraires et domestiques qui sont de tous les temps, de tous les pays et de tous les âges. Les autres grands intérêts frappent davantage certains esprits; ils conviennent moins que les premiers à la majeure partie des hommes. Je cherche d'ailleurs plus à m'amuser et à me distraire en lisant un recueil de lettres, qu'à méditer les hommes et les choses; Pline, sous ce rapport, sourit davantage à mon imagination. Il ne faut pas, au surplus, disputer des goûts : mais les lettres

que je vais citer de cet auteur, ne peuvent manquer d'avoir l'approbation d'Adolphe lui-même.

I.

A Minutius Fundanus.

« C'est une chose étonnante de voir comment le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne soit remplie : rassemblez-les toutes ; vous êtes surpris de les trouver si vuides. Demandez à quelqu'un : Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? J'ai assisté (vous dira-t-il) à la cérémonie de la robe virile, qu'un tel a donnée à son fils : j'ai été prié à des fiançailles ou à des noces : l'on m'a demandé pour la signature d'un testament : celui-ci m'a chargé de sa cause : celui-là m'a fait appeler à une consultation :

consultation : chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire. Toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, paroissent inutiles, et le paroissent bien davantage, quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de dire : A quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ? C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin. Soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit, je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit. Personne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours. Je ne trouve à redire à personne, sinon à moi-même, quand ce que je compose n'est pas

à mon gré. Sans desirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiete. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable ! ô l'innocente vie ! Que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête ! qu'elle est préférable, même aux plus illustres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées ! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus ? fuyez les embarras de la ville. Rompez au plutôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent; adonnez-vous au repos, et songez que ce qu'a dit si spirituellement et si plaisamment notre ami Attilius, n'est que trop vrai : *Il faut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens.* Adieu. (1) »

(1) « Le plaisir que l'on sent en lisant cette

2.

A Fabius Justus.

« Depuis long-temps je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire, dites-vous : eh bien ! écrivez-le moi, que vous n'avez rien à m'ecrire. Du moins écrivez-moi ce que nos ancêtres avoient coutume de mettre au commencement de leurs lettres : *Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise ; quant à moi, je me porte fort bien :* je vous quitte du reste, car cela dit tout. Vous croyez que je badine : non, je parle très-sérieusement. Mandez-moi comment

traduction, en fait mieux l'éloge que tout ce que je pourrois en dire : ce qui m'y plaît sur-tout est la fidélité du traducteur à rendre toutes les pensées, et presque toutes les expressions, et en même temps le tour élégant qu'il leur donne. » *Rollin.*

vous passez votre temps, je souffre trop à ne le pas savoir. Adieu.»

5.

A Septitius Clarus.

«Vraiment vous l'entendez. Vous me mettez en dépense pour vous donner à souper, et vous me manquez ! Il y a bonne justice à Rome. Vous me le paierez jusqu'à la dernière obole, et cela va plus loin que vous ne pensez. J'avois préparé à chacun sa laitue, trois escargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé et de la neige; car je vous compterai jusqu'à la neige, et avec plus de raison encore que le reste, puisqu'elle ne sert jamais plus d'une fois. Nous avions des olives d'Andalousie, des courges, des échalottes, et mille autres mets aussi délicats. Vous auriez

eu à choisir d'un comédien, d'un lecteur, ou d'un musicien; ou même, admirez ma profusion, vous les auriez eus tous ensemble. Mais vous avez mieux aimé, chez je ne sais qui, des huîtres, des viandes exquises, des poissons rares, et des danses espagnoles. Je saurai vous en punir : je ne vous dis pas comment. Vous m'avez bien mortifié : vous vous êtes fait à vous-même plus de tort que vous ne pensez : au moins vous ne m'en pouviez assurément faire davantage, ni en vérité à vous non plus. Que nous eussions badiné, plaisanté, moralisé! Vous trouverez ailleurs des repas plus magnifiques : mais n'en cherchez point où règnent davantage la joie, la propreté, la liberté! Faites-en l'épreuve, et, après cela, si vous ne quittez toute autre table pour

la mienne, je consens que vous quittiez la mienne pour toute autre. Adieu. »

4.

A Bebius.

« Suétone (1), qui loge avec moi, a dessein d'acheter une petite terre,

(1) Caius Suetonius Tranquillus vivoit sous l'empire de Trajan et d'Adrien. Il ne nous reste que son *Histoire des douze premiers empereurs*, et des fragmens. Son Histoire est estimée. Il s'attache plutôt à peindre la vie privée des empereurs que les affaires de l'empire. Son style est simple; mais on lui reproche, avec raison, d'avoir écrit d'une manière aussi licencieuse, aussi libre, aussi peu mesurée que la conduite des empereurs dont il esquisse le tableau. Pline l'aimoit beaucoup à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux lettres, et de son érudition.

qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut; c'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre imprudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chère) tente mon ami par plus d'un endroit: son peu de distance de Rome, la commodité des chemins, la médiocrité des bâtimens, les dépendances, plus capables d'amuser que d'occuper; en un mot, il ne faut à ces messieurs les savans, absorbés comme lui dans l'étude, que le terrain nécessaire pour délasser leur esprit et réjouir leurs yeux: il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connoître tous les ceps,

que des arbres dont ils sachent le nombre. Je vous mande tout ce détail, pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, et toutes celles que lui et moi vous aurons, s'il achète, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu (1). »

5.

A Népos.

« La renommée publioit des merveilles d'Iséus avant qu'il parût, et la

(1) Cette lettre, quoique fort courte et fort simple, est d'une grande délicatesse. La traduction en rend heureusement toutes les beautés, excepté une seule, dont notre langue n'est point susceptible : je veux dire les diminutifs, qui, dans le latin, sur-tout quand il s'agit d'égayer un sujet, ont une grace infinie. » *Rollin.*

renommée n'en disoit pas encore assez. Rien n'égale la facilité, la variété, la richesse de ses expressions. Jamais il ne se prépare, et il parle toujours en homme préparé : il se sert de la langue grecque, ou plutôt de l'attique ; ses exordes sont polis, déliés, insinuans, quelquefois nobles et majestueux. Il demande plusieurs sujets de problême ; il en laisse le choix aux auditeurs, et prend le parti qui leur plaît. Il se lève, il se compose, il commence, tout se trouve sous sa main. Ses pensées sont profondes ; les paroles (mais quelles paroles !) les plus propres et les plus choisies semblent courir et voler au-devant de ses pensées. Il paroît, dans ses discours les moins étudiés, qu'il a lu beaucoup, et beaucoup composé. Il entre avec dignité dans son sujet ; il

narre avec clarté, il presse vivement, il récapitule avec force, et sème partout des fleurs; en un mot, il instruit, il plaît, il remue, et (ce que vous aurez peine à croire) il ramène sans cesse de courtes réflexions, et des raisonnemens si justes et si serrés, que, même la plume à la main, on auroit peine à leur donner plus d'agrément et plus d'énergie. Sa mémoire est un prodige, il reprend dès le commencement un discours fait sur-le-champ, et n'y manque pas d'un mot. L'étude et l'exercice lui ont acquis ce merveilleux talent; car ce qu'il fait, ce qu'il entend, ce qu'il dit, tout se rapporte là. Il passe soixante ans, et il s'exerce encore dans les écoles. C'est chez des hommes de son caractère, que l'on trouve de la bonté, de la franchise, de la droiture dans toute sa pureté.

» Je ne crois donc pas seulement Iséus le plus éloquent, mais encore le plus heureux homme du monde ; et je vous crois le plus insensible, si vous ne mourez d'envie de le connoître. Quand d'autres affaires, quand l'impatience de me voir ne vous appeleroient pas ici, vous y devriez voler pour l'entendre. N'avez-vous jamais lu qu'un citoyen de Cadix, charmé de la réputation et de la gloire de Tite-Live (1), vint des extrémités du monde pour le voir, le vit, et s'en

(1) Tite-Live, né à Padoue, mort dans sa patrie à 76 ans, la quatrième année de l'empire de Tibère. Il est du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel par leurs ouvrages, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Son grand ouvrage est l'*Histoire Romaine*, qui commence à la fondation de Rome, jusqu'à la

retourna? Il faut être sans goût, sans littérature, sans émulation (peu s'en faut que je ne dise sans honneur), pour n'être pas piqué de cette curiosité, la plus agréable, la plus belle, la plus digne d'un honnête homme. Vous me direz peut-être : « Je lis ici des ouvrages où l'on ne trouve pas moins d'éloquence. » Je le veux : mais vous les lirez toujours quand il vous plaira; vous ne pourrez pas toujours entendre ce grand homme. Ignorez-vous, d'ailleurs, que la prononciation fait bien d'autres impressions, et bien plus profondes? Quelque vivacité qu'il y ait

mort de Drusus en Allemagne, l'an de Rome 743. Il fut environ vingt et un ans à composer ce corps d'histoire. Mais de cent quarante-deux livres, il ne nous en reste que trente-cinq, dont quelques uns même ne sont pas entiers.

dans ce que vous lisez, ne comptez point qu'il pénètre aussi avant que les traits que l'orateur enfonce par le geste, par la voix, et par tous les autres accompagnemens de la déclamation. Où tendent tous ces raisonnemens? à vous obliger d'entendre Iséus, quand ce ne seroit que pour dire que vous l'avez entendu. Adieu.»

6.

A Caninius.

« Est-ce l'étude, est-ce la pêche, est-ce la chasse, ou les trois ensemble, qui vous amusent? car on peut prendre ces trois sortes de plaisirs dans notre charmante maison près du lac de Côme. Le lac vous fournit du poisson; les bois qui l'environnent sont pleins de bêtes fauves, et la profonde tranquillité du lieu invite à

l'étude. Mais, soit que toutes ces choses ensemble, ou quelqu'autre, vous occupent, je n'oserois dire que je vous porte envie. Je souffre pourtant avec beaucoup de peine qu'il ne me soit pas permis, aussi bien qu'à vous, de goûter ces innocens plaisirs, après lesquels je soupire avec la même ardeur que le malade soupire après les bains, après le vin, après les eaux. Ne m'arrivera-t-il donc jamais de rompre les nœuds qui m'attachent, puisque je ne puis les délier? Non, je n'ose m'en flatter. Chaque jour nouveaux embarras viennent se joindre aux anciens. Une affaire n'est pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne que forment mes occupations, ne fait que s'alonger et s'appesantir. Adieu. »

7.

A Octave.

» N'êtes-vous pas bien nonchalant, ou plutôt bien dur, peu s'en faut que je ne dise cruel, de tenir toujours dans l'obscurité de si excellentes poésies? Combien de temps encore avez-vous résolu d'être l'ennemi de votre gloire et de notre plaisir? Laissez, laissez vos ouvrages courir le monde, ne les resserrez pas dans des bornes plus étroites que celles de l'empire romain. L'idée qu'ils nous ont donnée n'est-elle pas assez grande, et notre curiosité assez vive, pour vous obliger à ne nous pas faire languir davantage? Quelques-uns de vos vers, échappés malgré vous, ont déjà paru. Si vous ne prenez soin de les rappeler et de les rassembler, ces vagabonds sans aveu trouveront maître.

Songez que nous sommes mortels, et qu'ils peuvent seuls vous assurer l'immortalité. Tous les autres ouvrages des hommes ne résistent point au temps, et périssent cemme eux. Vous m'allez dire, à votre ordinaire: « C'est l'affaire de mes amis. » Je souhaite de tout mon cœur que vous ayiez des amis assez fidèles, assez savans, assez laborieux pour vouloir se charger de cette entreprise, et pour la pouvoir soutenir. Mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de sagesse à se promettre des autres ce que l'on se refuse à soi-même? Ne parlons plus de publier : ce sera quand il vous plaira. Essayez du moins d'en avoir envie; recitez-les, et donnez-vous enfin la satisfaction que je goûte par avance, pour vous, depuis si long-temps. Je me représente déjà cette foule d'auditeurs, ces transports d'admiration,

ces applaudissemens, ce silence même qui, lorsque je plaide ou que je lis mes pièces, n'a guère moins de charmes pour moi, que les applaudissemens, quand il est causé par la seule attention, et par l'impatience d'entendre la suite. Ne dérobez plus à vos veilles, par ce long retardement, une récompense et si grande et si sûre. A différer plus long-temps vous ne gagnerez rien que le nom d'indolent, de paresseux, et peut-être de timide. Adieu. »

8.

A Sévérien.

« A quoi tient-il donc que je ne reçoive de vos nouvelles? Tout va-t-il bien? ou quelque chose iroit-il mal? Êtes-vous accablé d'affaires? ou jouissez-vous d'un doux loisir? Les commodités pour écrire sont-elles rares? ou

vous manquent-elles ? Tirez-moi de cette inquiétude, que je ne puis plus supporter, et n'épargnez pas un courier exprès : j'offre d'en faire la dépense : je le paierai bien, s'il m'apprend ce que je desire. Pour moi, je me porte bien, si c'est se bien porter que de vivre dans une cruelle incertitude, que d'attendre de moment à autre des nouvelles qui ne viennent point, que de craindre pour ce que j'ai de plus cher, tous les malheurs attachés à la condition humaine. Adieu. »

9.

A Antonin.

« J'ai essayé de traduire en latin quelques - unes de vos épigrammes grecques. Puis-je mieux vous prouver à quel point j'en suis charmé ? J'ai bien

peur de les avoir gâtées, soit par la foiblesse de mon génie, soit par la stérilité, ou pour parler comme Lucrèce, par la pauvreté de notre langue. Que si vous croyez appercevoir quelque agrément dans la traduction qui est latine, et dans ma façon, imaginez-vous les graces de l'original, qui est grec, et de votre main. Adieu. »

10.

A Maxime.

« A mesure que j'ai achevé de lire chaque partie de votre ouvrage, je vous ai mandé mon sentiment : il faut vous dire aujourd'hui ce que je pense de l'ouvrage entier. Il m'a paru beau, solide, varié, délicat, élégant, poli, sublime, plein de figures agréables, et d'une étendue qui ne fait que contribuer à la gloire de l'auteur. Votre esprit et votre douleur ont ensemble

déployé toute leur force, et se sont réciproquement soutenus. L'esprit y donne de la magnificence et de la majesté à la douleur; et la douleur donne de la vivacité et de la véhémence à l'esprit. Adieu. »

II.

A Pomponius Bassus.

« J'apprends avec plaisir, par nos amis communs, que dans un séjour délicieux vous usez de votre loisir en homme sage; que souvent vous vous promenez sur terre et sur mer; que vous donnez beaucoup de temps aux dissertations, aux conférences, à la lecture, et qu'il n'est point de jour que vous n'ajoutiez quelque nouvelle connoissance à cette grande érudition que vous avez déjà. C'est ainsi que doit vieillir un homme, non moins

distingué dans les fonctions de la magistrature, que dans le commandement des armées, et qui s'est tout dévoué au service de la république, tant que l'honneur l'a voulu. Nous devons à la patrie notre premier et notre second âge; mais nous nous devons le dernier à nous-mêmes: les loix semblent nous le conseiller, lorsqu'à soixante ans elles nous rendent au repos. Quand aurai-je la liberté d'en jouir? Quand l'âge me permettra-il d'imiter une retraite si honorable! Quand la mienne ne pourra-t-elle plus être appelée paresse, mais une glorieuse oisiveté? Adieu.»

12.

A Marcellin.

« Je vous écris accablé de tristesse. La plus jeune fille de notre ami Fun-

danus vient de mourir. Je n'ai jamais vu une personne plus jolie, plus aimable, plus digne non seulement de vivre long-temps, mais de vivre toujours. Elle n'avoit pas encore quatorze ans accomplis, et déjà elle montroit toute la prudence de la vieillesse. On remarquoit déja dans son air toute la majesté d'une femme de condition; et tout cela ne lui ôtoit rien de cette innocente pudeur, de ces graces naïves qui plaisent si fort dans le premier âge. Avec quelle simplicité ne demeuroit-elle pas attachée au cou de son père! Avec quelle douceur et avec quelle modestie ne recevoit-elle pas ceux qu'il aimoit! Avec quelle équité ne partageoit-elle pas sa tendresse entre ses nourrices et les maîtres qui avoient cultivé ou ses mœurs ou son esprit! Pouvoit-on étudier avec plus d'appli-

cation, et avec des dispositions plus heureuses? Pouvoit-elle mettre moins de temps et plus de circonspection dans ses divertissemens? Vous ne sauriez vous imaginer sa retenue, sa patience, sa fermeté même dans sa dernière maladie. Docile aux médecins, attentive à consoler son père et sa sœur, après que toutes ses forces l'eurent abandonnée, elle se soutenoit encore par son seul courage. Il l'a accompagné jusqu'à la dernière extrémité, sans que ni la longueur de la maladie, ni la crainte de la mort l'aient pu abattre; et c'est ce qui ne sert qu'à augmenter et notre douleur et nos regrets. Mort vraiment funeste et prématurée, mais conjoncture encore plus funeste et plus cruelle que la mort! elle étoit sur le point d'épouser un jeune homme très-aimable. Le jour pour les noces étoit pris; nous y

étions déjà invités. Hélas ! quel changement ! quelle horreur succède à tant de joie ! Je ne puis vous exprimer de quelle tristesse je me suis senti pénétré, quand j'ai appris que Fundanus, inspiré par la douleur, toujours féconde en tristes inventions, a donné ordre lui-même, que tout ce qu'il avoit destiné en bijoux, en perles, en diamans, fût employé en baumes, en essences, en parfums. C'est un homme savant et sage, et qui, dès sa plus tendre jeunesse, s'est formé la raison par les meilleures sciences et par les plus beaux arts; mais aujourd'hui il méprise tout ce qu'il a ouï dire, et ce qu'il a souvent dit lui-même. Enfin, toutes ses vertus disparoissent et l'abandonnent à sa seule tendresse. Vous ne vous en tiendrez pas à lui pardonner : vous le louerez quand vous songerez à ce qu'il a perdu.

perdu une fille qui n'avoit pas seulement la manière, l'air, les traits de son père, mais que l'on pouvoit appeler son portrait, tant elle lui ressembloit. Si donc vous lui écrivez sur un si juste chagrin, souvenez-vous de mettre moins de force et de raison, que de compassion et de douceur dans vos consolations. Le temps ne contribuera pas peu à les lui faire goûter : car de même qu'une plaie toute récente appréhende la main du chirurgien, et que dans la suite elle la souffre et la souhaite, ainsi la nouvelle affliction se révolte d'abord contre les consolations, et les écarte ; mais peu après elle les cherche, et se rend à celles qui sont adroitement ménagées. Adieu. »

VALINCOUR.

Que dit Adolphe de ces lettres ?

ADOLPHE.

Elles sont très-bien écrites, j'en conviens.

JENNY.

J'aime cet aveu.

ADOLPHE.

Vous ne niez pas le mérite épistolaire de Cicéron; je ne nie pas celui de Pline.

ALFRED.

Tu me permets donc d'achever ma lecture?

ADOLPHE

Oh! volontiers.

ALFRED.

Les lettres qui suivent renferment des maximes morales, ou des détails extrêmement curieux sur la philosophie de Pline le jeune, sur son amour pour la vertu, pour l'étude, pour la

vie de la campagne. Je les terminerai par le récit de la mort de Pline le naturaliste, dont tout le monde connoît la fin mémorable, occasionnée par l'éruption du Vésuve.

A Maxime.

« Les belles-lettres me divertissent et me consolent ; et je ne sais rien de si agréable qui le soit plus qu'elles, rien de si fâcheux qu'elles n'adoucissent. Dans le trouble que me cause l'indisposition de ma femme, la maladie de mes gens, la mort même de quelques-uns, je ne trouve d'autre remède que l'étude. Véritablement elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal, mais elle me le rend aussi plus supportable. D'ailleurs, c'est ma coutume, quand je destine quelque ouvrage au public, de vouloir

qu'il passe auparavant par la critique de mes amis, et particulièrement par la vôtre. Si vous avez donc jamais donné quelque application à la lecture de mes livres, redoublez-la pour celui que je vous envoie; car je crains fort qu'étant aussi triste que je l'étois quand je le fis, je ne me sois relâché de mon application ordinaire. J'ai bien pu prendre assez sur ma douleur pour écrire, mais non pour écrire d'un esprit libre et content. Au reste, si l'étude répand de la gaieté dans l'esprit, la gaieté à son tour répand de nouvelles graces sur l'étude. Adieu.»

A Gallus.

« Nous avons coutume d'entreprendre de longs voyages, de passer les mers, pour voir des choses que nous négligeons lorsqu'elles sont sous

nos yeux. Soit que naturellement nous soyons froids pour tout ce qui nous environne, et ardens pour tout ce qui est fort loin de nous; soit que toutes les passions qu'il est toujours aisé de satisfaire, soient toujours tièdes; soit enfin que nous remettions à voir ce que nous nous promettons de voir, quand il nous plaira; quoi qu'il en soit, il y a à Rome beaucoup de choses, que non seulement nous n'avons jamais vues, mais dont nous n'avons même jamais entendu parler; que nous aurions vues, dont nous parlerions, que nous irions voir de près, si elles étoient en Grèce, en Égypte, en Asie; ou dans quelqu'un de ces pays qui sont fertiles en miracles, et qui aiment à les débiter. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je viens d'apprendre une chose qui m'étoit inconnue,

de voir ce que je n'avois point encore vu. L'aïeul de ma femme m'avoit invité d'aller chez lui, à une terre qu'il a dans l'Amélie (1). En m'y promenant, on me montra un lac qui est dans un fond, qu'on nomme *Vadimon*, et dont l'on me conta des prodiges. Je m'en approche. La figure de ce lac est celle d'une roue couchée. Il est par-tout égal, sans aucun recoin, sans aucun angle; tout y est uni, compassé, et comme tiré au cordeau: sa couleur approche du bleu, mais tire plus sur le blanc et sur le verd, et est moins claire. Ses eaux sentent le soufre; elles ont un goût d'eaux minérales, et sont fort propres à con-

(1) Amélie, autrefois Amérie, est une ancienne ville d'Italie dans l'Ombrie, ou duché de Spolète.

solider les fractures. Il n'est pas fort grand, mais il l'est assez pour être agité et gonflé de vagues, quand les vents soufflent. On n'y trouve point de bateaux, parce qu'il est consacré; mais, au lieu de bateaux, vous y voyez flotter au gré de l'eau plusieurs îles chargées d'herbages, couvertes de roseaux de jonc, et de tout ce que l'on a coutume de trouver dans les meilleurs marais, et aux extrémités du lac. Chacune a sa figure et son mouvement particulier; chacune a ses bords ras, parce que souvent elles se heurtent l'une contre l'autre, ou heurtent le rivage; elles ont toutes une égale légéreté, une égale profondeur, car elles sont taillées par-dessous à-peu-près comme la quille d'un vaisseau. Quelquefois détachées, elles se montrent également de tous côtés; les

mêmes nagent sur l'eau, et s'y plongent également. Quelquefois elles se rassemblent et se joignent toutes, et forment une espèce de continent. Tantôt des vents opposés les dispersent ; tantôt, quoique le calme soit revenu, elles ne laissent pas de flotter séparément. Souvent les plus petites suivent les plus grandes, et s'y attachent comme de petites barques aux vaisseaux de charge. Quelquefois vous diriez que les grandes et les petites luttent ensemble et se livrent combat. Une autre fois, poussées toutes au même rivage, elles se réunissent et l'accroissent ; tantôt elles chassent le lac d'un endroit, tantôt l'y ramènent, sans lui rien ôter, quand elles reviennent au milieu. Il est certain que les bestiaux suivant le pâturage, entrent dans ces îles, comme si elles faisoient

partie de la rive, et qu'ils ne s'apperçoivent que le terrain est mouvant, que lorsque, le rivage s'éloignant d'eux, la frayenr de se voir comme emportés et enlevés dans l'eau qu'ils voient autour d'eux, les saisit. Peu après ils abordent où il plaît au vent de les porter, et ne sentent pas plus qu'ils reprennent terre, qu'ils avoient senti qu'ils la quittoient. Ce même lac se décharge dans un fleuve, qui, après s'être montré quelque temps, se précipite dans un profond abyme; il continue son cours sous terre, mais avec tant de liberté, que si, avant qu'il y entre, vous y jetiez quelque chose, il la conserve, et la rend quand il en sort. Je vous écris tout ceci, parce que je suis persuadé qu'il ne vous est ni moins nouveau, ni moins agréable qu'à moi; car nous prenons

tous deux un extrême plaisir à connoître les ouvrages de la nature. Adieu. »

A Maxime.

« Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes fort gens de bien quand nous sommes malades; car quel est le malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus enivré d'amour, entêté d'honneurs; il néglige le bien, et compte toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quitter. Il croit des dieux, et il se souvient qu'il est homme; il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de personne. Les médisances ne lui font ni impression, ni plaisir; toute son imagination n'est occupée que de bains et de fontaines;

tout ce qu'il se propose (s'il en peut échapper), c'est de mener à l'avenir une vie douce et tranquille, une vie innocente et heureuse. Je puis donc nous faire ici à tous deux, en peu de mots, une leçon, dont les philosophes font des volumes entiers. Persévérons à être tels pendant la santé, que nous nous proposons de devenir quand nous sommes malades. Adieu.»

A Geminius.

« Ne connoissez-vous point de ces gens, qui, esclaves de toutes leurs passions, s'élèvent contre les vices des autres, comme s'ils en étoient jaloux? Ils ne punissent rien si sévèrement que ce qu'ils ne cessent point d'imiter, quoique rien ne fasse tant d'honneur que l'indulgence, à ceux même qui peuvent dispenser tout le monde d'en

avoir pour eux. Le plus honnête homme, le plus parfait, selon moi, c'est celui qui pardonne avec autant de bonté, que si chaque jour il tomboit dans quelques fautes, et qui les évite avec autant de soin que s'il ne pardonnoit à personne. Ce que nous devons donc avoir le plus à cœur dans le particulier et en public, et dans toute la conduite de notre vie, c'est d'être inexorables pour nous, indulgens pour les autres, même pour ceux qui ne savent excuser qu'eux. Nous ne devons jamais oublier ce que disoit souvent Thraseas, qui n'étoit pas moins grand par son humanité que par ses autres vertus : *Celui qui hait les vices, hait les hommes.* Vous demandez à qui j'en veux quand j'écris ceci ? Certain homme, ces jours passés.... Mais il sera mieux de vous le

conter

conter de vive voix, ou plutôt de me taire. Je crains que leur déclarer la guerre, les blâmer, redire ce qu'ils font, ce ne soit précisément faire ce que je désapprouve, et démentir mes préceptes par mes actions. Quel que soit donc cet homme, cachons-le, ne le nommons point; il y a peu de profit à le noter, et beaucoup d'humanité à ne le noter pas. Adieu. »

A Marcellin.

« L'extrême douleur que me cause la mort de Julius Avitus, m'ôte, m'enlève, m'arrache études, soins, amusemens. Il avoit pris chez moi la robe de sénateur. Ma recommandation l'avoit aidé dans la poursuite des charges. Il m'aimoit, il me respectoit comme le guide des mœurs; il m'écoutoit comme son maître. Qu'y a-t-il

de plus rare dans nos jeunes gens? Où en trouver qui se reconnoissent inférieurs, et qui veulent bien déférer, ou à l'âge, ou à l'autorité? Dès qu'ils entrent dans le monde, ils sont parfaits, ils savent tout; ils ne respectent, ils n'imitent personne, et se suffisent à eux-mêmes pour exemple et pour règle. Avitus étoit bien éloigné de ces sentimens. Sa prudence ne paroissoit en rien tant, qu'à croire toujours les autres plus prudens que lui. Sa principale science, c'étoit la passion qu'il avoit de s'instruire. Sans cesse il proposoit quelque question, ou sur les belles-lettres, ou sur les devoirs de la vie. Il s'en retournoit toujours plus honnête homme d'auprès de vous, et il l'étoit devenu, ou par ce qu'il avoit appris, ou par ce qu'il avoit voulu apprendre. Quel attachement n'a-t-il pas marqué pour Ser-

vianus, l'un des hommes les plus accomplis de ce siècle ! Avec quelle sagesse, avec quelle modération ne s'est-il point conduit sous les consuls dont il a été questeur ! Quel agrément, quelle satisfaction, quel avantage n'ont-ils pas tiré de ses services ! Cette édilité même, dont une mort imprévue l'empêche de jouir, quels pas n'a-t-il point faits, quelle attention n'a-t-il point apportée pour l'obtenir ! Et c'est ce qui aigrit le plus ma douleur. J'ai toujours présens à l'esprit tant de soins qu'il a pris, tant de prières qu'il a faites inutilement, une dignité dont il ne peut jouir, qui lui échappe après qu'il l'a si bien méritée. Je ne puis m'empêcher de songer que c'est chez moi qu'il a pris la robe de sénateur. Je me rappelle mes premières, mes dernières sollicitations en sa

faveur, les discours qu'il avoit coutume de tenir, les conseils qu'il me demandoit. Je suis touché de sa jeunesse, de la chûte d'une maison, de la perte irréparable que fait une famille. Sa mère étoit fort âgée; il avoit épousé, depuis près d'un an, sa femme toute jeune encore, et il venoit d'en avoir une fille. Quel changement un seul jour apporte à tant d'espérances, à tant de joie! Édile nouveau, nouveau mari, nouveau père, il laisse une charge sans l'avoir exercée, une mère sans appui, une femme veuve, une fille dans l'enfance, qui n'a jamais connu ni son aïeul, ni son père. Pour comble de chagrin, je l'ai perdu pendant mon absence; j'ai appris sa maladie et sa mort dans un même moment, et lorsque je m'y attendois le moins, comme si on eût

appréhendé que la crainte ne me familiarisât avec une si cruelle douleur. Voilà quelle peine je souffre à l'heure que je vous écris. Ne vous étonnez pas, si je ne vous parle que de cela : en l'état où je suis, je ne puis ni m'occuper, ni parler d'autre chose. Adieu. »

A Romanus.

« Vous me mandez que vous bâtissez ; j'en suis ravi ; mon apologie est toute prête. Je bâtis aussi, et c'est être sans doute fort raisonnable, que de faire ce que vous faites. Je vous ressemble même en ce point, que vous bâtissez près de la mer ; moi, près du lac de Côme. J'ai sur ses bords plusieurs maisons ; mais deux, entre autres, me donnent plus de plaisir, et, par une suite nécessaire, plus d'embarras. L'une, bâtie à la façon

de celles qu'on voit du côté de Bayes, s'élève sur des rochers, et domine le lac; l'autre, bâtie de la même manière, le touche. J'appelle donc ordinairement celle-là *tragédie*, et celle-ci *comédie*: la première, parce qu'elle a comme chaussé le cothurne; et la seconde, parce qu'elle n'a qu'une chaussure plate. Elles ont chacune leurs agrémens; et leur diversité même en augmente la beauté pour celui qui les possède toutes deux. L'une jouit du lac de plus près; l'autre en a la vue plus étendue. Celle-là, bâtie comme en demi-cercle, embrasse une espèce de golfe: celle-ci, par sa hauteur qui s'avance dans le lac, semble le partager, et en former deux. Là vous avez une promenade droite, qui, par une longue allée, s'étend le long du rivage; ici la pro-

menade d'une très-spacieuse allée tourne un peu. Les flots n'approchent point de la première de ces maisons; ils viennent se briser contre la seconde. De celle-là, vous voyez pêcher; de celle-ci, vous pouvez pêcher vous-même, sans sortir de votre chambre, et presque sans sortir de votre lit, d'où vous jetez vos hameçons comme d'un bateau. Voilà ce qui m'oblige à donner à chacune d'elles ce qui leur manque, en faveur de ce qu'elles ont. Mais pourquoi vous expliquer les raisons de ma conduite? la vôtre vous les dira de reste. Adieu. »

A Titien.

« Que faites-vous? que prétendez-vous faire dans la suite? Pour moi, je mène une vie très-délicieuse; c'est-à-dire, très-oisive. De-là vient que

je ne veux point écrire de longues lettres, mais que j'aime fort à en lire. Je donne l'un à mon indolence; l'autre à mon oisiveté; car rien n'est si paresseux qu'un homme indolent, et rien de si curieux qu'un homme oisif. Adieu. »

A Fuscus.

« Vous demandez comment je règle ma journée en été, dans ma terre de Toscane? Je m'éveille quand je puis; d'ordinaire à sept heures, quelquefois auparavant, et rarement plus tard. Je tiens mes fenêtres fermées, car le silence et les ténèbres soutiennent l'esprit, qui, n'étant point dissipé par des objets qui le peuvent emporter, demeure libre et tout entier. Je ne veux pas assujettir mon esprit à mes yeux: j'assujettis mes yeux à mon esprit; car ils ne voient que ce qu'il

voit, tant qu'ils ne sont pas distraits par autre chose. Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe; je range jusqu'aux paroles, comme si j'écrivois et corrigeois, tantôt plus, tantôt moins, selon que je me trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir. J'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres, et je dicte ce que j'ai composé. Il s'en retourne; je le rappelle encore une fois, et je le renvoie. Dix ou onze heures venues (car cela n'est pas toujours si juste et si réglé), je me lève; et, selon le temps qu'il fait, je me promène dans une allée ou dans une galerie, et j'achève ou je dicte le reste de ce que je me suis proposé. Ensuite je monte dans une chaise; et là, mon attention s'étant ranimée par le changement, je continue à faire que j'avois com-

mencé pendant que j'étois couché, ou que je me promenois. Ensuite je dors un peu, puis je me promène : après je lis à haute voix quelque harangue grecque ou latine, non tant pour me fortifier la voix que la poitrine, quoique la voix elle-même ne laisse pas d'y gagner. Je me promène encore une fois; on me frotte d'huiles. Je fais quelque exercice ; je me baigne pendant le repas. Si je mange avec ma femme ou avec un petit nombre d'amis, on lit un livre. Au sortir de table, vient quelque comédien, ou quelque joueur de lyre; après quoi je me promène avec mes gens, parmi lesquels il y en a de fort savans. On passe ainsi jusqu'au soir à parler de choses différentes; et le jour le plus long se trouve tout d'un coup fini. Quelquefois je dérange un peu cet

ordre; car si j'ai demeuré au lit, ou si je me suis promené long-temps, après mon sommeil et ma lecture, je ne me sers point de ma chaise, et, pour en être plutôt quitte, je monte à cheval et je vais plus vîte. Mes amis me viennent voir des lieux voisins, me prennent une partie du jour, et quelquefois me délassent par une diversion faite à propos. Je chasse en d'autres temps, mais jamais sans mes tablettes, afin que si je ne prends rien, je ne laisse pas de remporter quelque chose. Je donne aussi quelques heures à mes fermiers, trop peu à leur avis; mais leurs plaintes rustiques ne servent qu'à me donner plus de goût pour les lettres et pour les occupations de la ville. Adieu. »

A Fuscus.

« Vous attendez de moi des conseils sur la manière d'étudier à votre maison de campagne, où vous êtes déjà depuis long-temps. L'une des meilleures manières, selon l'avis de beaucoup de gens, c'est de traduire du grec en latin, ou du latin en grec. Par-là vous acquerrez la justesse et la beauté de l'expression, la richesse des figures, la facilité de vous expliquer; et dans cette imitation des auteurs les plus excellens, vous prenez insensiblement des tours et des pensées semblables aux leurs. Mille choses qui échappent, n'échappent point à un homme qui traduit : la traduction ouvre l'esprit, forme le goût.

» Vous pouvez encore, après avoir lu quelque chose, seulement pour en

prendre

prendre le sujet, le traiter vous-même, résolu de ne pas céder à votre auteur; ensuite conférer vos écrits avec les siens, et soigneusement examiner ce qu'il a dit mieux que vous, ce que vous avez dit mieux que lui. Quelle joie, si l'on apperçoit que l'on prend quelquefois le dessus! Quel redoublement d'émulation, si l'on voit que l'on demeure toujours au-dessous! Il ne sera pas inutile aussi de choisir les plus beaux endroits, et de joûter contre eux. Comme ce combat se hasarde en secret, il est hardi, sans être téméraire. Ce n'est pas que nous n'ayions vu beaucoup de personnes, à qui ces sortes de combats ont si bien réussi, qu'entrés en lice dans le dessein seulement de suivre ceux qu'ils ne désespéroient pas d'atteindre, ils les ont enfin glorieusement devancés.

Souvenez-vous encore, quand vous aurez perdu les idées de votre ouvrage, de le reprendre, d'en conserver une partie, de retrancher l'autre, d'y ajouter, d'y changer. Rien, je l'avoue, n'est plus pénible, plus ennuyeux ; mais cette peine a son utilité. Vous rendez à votre esprit son premier feu, et vous revenez avec de nouvelles forces. Enfin, vous ajoutez de nouveaux membres à un corps qui sembloit auparavant achevé, et vous ne faites point de tort à ceux qu'il avoit déjà. Comme les champs se plaisent à changer de différentes semences, nos esprits veulent être exercés par différentes études. Je voudrois tantôt qu'un beau morceau d'histoire vous occupât, tantôt que vous prissiez soin de bien écrire une lettre, quelquefois que vous fissiez des vers. En écrivant

des lettres, on se fait un style concis et châtié. C'est ainsi que les plus grands orateurs, ou même que les plus grands hommes s'exerçoient ou se délassoient; ou plutôt, c'est ainsi qu'ils se délassoient et s'exerçoient tout ensemble. Il est surprenant combien ces petits ouvrages éveillent l'esprit, et le réjouissent. En voilà peut-être sur ce sujet plus que vous n'en demandiez. J'ai pourtant oublié un point essentiel; je n'ai point dit ce qu'il falloit lire, quoique ce soit l'avoir assez dit, que d'avoir marqué ce qu'il falloit écrire. Souvenez-vous seulement de bien choisir les meilleurs livres dans chaque genre; car on a fort bien dit qu'il falloit beaucoup lire, mais non beaucoup de choses. Adieu. »

A Tacite.

« J'ai lu votre livre, et j'ai marqué, avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible, ce que je crois y devoir être changé, et en devoir être retranché; car je n'aime pas moins à dire la vérité, que vous à l'entendre; et, d'ailleurs, on ne trouve point de gens plus dociles à la censure, que ceux qui méritent le plus de louanges. Je m'attends qu'à votre tour vous me renverrez mon livre avec vos critiques. O l'agréable, ô le charmant échange! Que j'ai de plaisir à penser que si jamais la postérité fait quelque cas de nous, elle ne cessera de publier avec quelle union, quelle franchise, quelle amitié nous avons vécu ensemble! Il sera rare et remarquable, que deux hommes, à-peu-près de même âge, de même rang, de quelque nom

dans l'empire des lettres (car il faut bien que je parle modestement de vous, puisque je parle en même temps de moi), se soient si fidellement aidés dans leurs études. Pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, la réputation, la gloire que vous aviez acquise, me faisoit déjà desirer de vous suivre, de marcher sur vos traces, non pas de près, mais de plus près qu'un autre. Ce n'est pas qu'alors nous n'eussions à Rome beaucoup d'esprits du premier ordre; mais, entre tous les autres, le rapport de nos inclinations vous montroit à moi, comme le plus propre à être imité, comme le plus digne de l'être. C'est ce qui redouble ma joie, quand j'entends dire, que si la conversation tombe sur les belles-lettres, on nous nomme ensemble. Vous avez pu même remar-

quer que, dans les testamens, excepté ceux de quelques amis particuliers, on ne laisse point de legs à l'un de nous, qu'on n'en laisse un semblable à l'autre. La conclusion de tout ce discours, c'est que nous ne pouvons trop nous aimer, nous que les études, les mœurs, la réputation, les dernières volontés des hommes unissent par tant de nœuds. Adieu. »

A Priscus.

« J'apprens que Martial est mort (1),

(1) Marc-Valère Martial, né à Bibilis, ville d'Espagne dans l'Arragon, sous l'empire de Claude, et mort vers l'an 100. On lui reproche sa flatterie honteuse à l'égard de Domitien, et la manière indigne dont il le traita après sa mort. Martial est connu par ses *Epigrammes* latines. L'amour des subtilités, l'affectation des pointes gâtent la plupart de ses *Epigrammes*. On leur a justement

et j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit un esprit agréable, délié, piquant, et qui savoit parfaitement mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité. A son départ de Rome, je lui donnai de quoi l'aider à faire son voyage. Je devois ce petit secours à notre amitié; je le devois aux vers qu'il a faits pour moi. L'ancien usage étoit d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à

appliqué ce qu'il en dit lui-même avec raison: *Il y en a quelques-unes de bonnes; certaines sont médiocres, et plusieurs mauvaises.* On en trouve un petit nombre d'excellentes, pleines de graces et d'esprit, d'une délicatesse extrême, et assaisonnées d'un sel véritablement attique. Il seroit à souhaiter qu'il y eût autant de pudeur et de modestie dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit.

la gloire des villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui la mode en est passée, avec tant d'autres, qui n'avoient guère moins de grandeur et de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. Vous êtes curieux de savoir quels étoient donc les vers que je crus dignes de ma reconnoissance : le poète adresse la parole à sa muse ; il lui recommande d'aller à ma maison des Esquilies, et de m'aborder avec respect (1). Ne croyez-vous pas que celui qui a écrit de moi dans ces termes, ait bien mérité de recevoir des marques de mon affection à son départ, et de ma douleur à sa

(1) Pline cite les vers latins qui sont très-agréables ; ils n'ont pas la même grace dans la traduction françoise également en vers ; c'est la raison pour laquelle je les supprime ici.

mort? Tout ce qu'il avoit de meilleur, il me l'a donné; prêt à me donner davantage, s'il avoit pu : quoiqu'à juger sainement, le don le plus précieux qu'on puisse faire, c'est le don de la gloire et de l'immortalité. Mais peut-être que les poésies de Martial ne seront par immortelles. Peut-être; mais au moins les a-t-il travaillées, dans la pensée qu'elles le seroient. Adieu. »

A Calvisius.

« J'ai passé tous ces derniers jours à composer, à lire dans la plus grande tranquillité du monde. Vous demandez comment cela se peut au milieu de Rome? C'étoit le temps des spectacles du cirque, qui ne me touchent pas même légérement. Je n'y trouve rien de nouveau, rien de varié, rien qu'il ne suffise d'avoir vu une fois.

C'est ce qui redouble l'étonnement où je suis, que tant de milliers d'hommes aient la puérile passion de revoir de temps en temps des chevaux qui courent, et des hommes qui conduisent des charriots; encore s'ils prenoient plaisir à la vîtesse des chevaux, ou à l'adresse des hommes, il y auroit quelque raison : mais on ne s'attache aujourd'hui qu'à la couleur des habits de ceux qui combattent. On ne regarde, on n'aime que cette couleur. Si, dans le milieu de la course ou du combat, on faisoit passer d'un côté la même couleur qui est de l'autre, on verroit dans le même moment leur inclination et leurs vœux suivre cette même couleur, et abandonner les hommes et les chevaux qu'ils connoissoient de loin, qu'ils appeloient par leurs noms; tant une

vile casaque fait d'impression, je ne dis pas sur le petit peuple, plus vil encore que ces casaques ; je dis même sur de fort honnêtes gens. Quand je songe qu'ils ne se lassent point de revoir, avec tant de goût et d'assiduité, des choses si vaines, si froides, et qui reviennent si souvent, je trouve un plaisir secret à n'être point sensible à des bagatelles, et j'emploie volontiers aux belles-lettres un loisir que les autres perdent dans de si frivoles amusemens. Adieu. »

A Quintilien.

« Quoique vous soyez très-modeste, et que vous ayiez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien et à la petite-fille de Tutilius, cependant, aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Celer, homme

de distinction, et à qui ses emplois et ses charges imposent une certaine nécessité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle règle son train et ses habits sur le rang de son mari (1). Ces dehors n'augmentent pas notre dignité, mais

(1) Rollin, au sujet de cette lettre, fait une observation bien honorable pour Quintilien. La voici : « Cette lettre de Pline nous apprend une circonstance bien glorieuse pour Quintilien. C'est qu'après vingt années d'exercice public, employées avec une réputation et un succès étonnant, tant à enseigner la jeunesse, qu'à plaider dans le barreau; après un long séjour à la cour auprès des jeunes princes, dont l'éducation devoit lui donner, et lui avoit donné, sans doute, un grand crédit auprès de l'empereur, il n'avoit point amassé de grands biens, et étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple! mais qui est rarement imité. »

ils

ils lui donnent plus de relief. Je sais que vous êtes très-riche des biens de l'ame, et beaucoup moins de ceux de la fortune que vous ne devriez l'être. Je prends donc sur moi une partie de vos obligations ; et, comme un second père, je donne à notre chère fille cinquante mille sesterces (6250 fr.). Je ne me bornerois pas là, si je n'étois persuadé que la médiocrité du petit présent pourra seule obtenir de vous, que vous le receviez. Adieu. »

A Tacite.

« Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort (1), afin que vous en puissiez

(1) C. Plinius Secundus, surnommé l'*Ancien*, né à Véronne. Il vécut dans le premier siècle, sous Vespasien et Tite, qui l'honorèrent de leur estime et de leur amitié,

instruire la postérité. Je vous en remercie, car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera

et lui confièrent des affaires importantes. Il fut agrégé au collège des augures, et porta les armes avec distinction. Il périt par une éruption du Vésuve, arrivée l'an 79 de J. C., comme on le verra dans cette lettre de son neveu. Un grand nombre de ses ouvrages sont perdus; nous possédons encore son *Histoire Naturelle* en trente-sept livres.

beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues ; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits, et par les siens ; et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurois demandés. Il étoit à Misène, où il commandoit la flotte le vingt-troisième d'août : environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paroissoit un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'étoit jeté sur un lit, où il étudioit. Il se lève, et monte

en un lieu d'où il pouvoit aisément observer ce prodige; il étoit difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortoit. L'événement a découvert depuis que c'étoit du mont Vésuve. Sa figure approchoit de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre. Car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendoit une espèce de branches: je m'imagine qu'un vent souterrain le poussoit d'abord avec impétuosité et le soutenoit. Mais soit que l'impression diminuât peu-à-peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyoit se dilater et se répandre. Il paroisssoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverses couleurs, selon qu'il étoit plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui étoit très-savant;

et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimois mieux étudier; et par hasard il m'avoit donné lui-même quelque chose à écrire : il sortoit de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui étoient à Rétine, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pouvoit sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que par simple curiosité : il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pourroit

donner non seulement à Rétine, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit, et où le péril paroissoit plus grand; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il appercevoit quelque mouvement, ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisoit ses observations et les dictoit. Déjà, sur ses vaisseaux, voloit la cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchoient: déjà tomboient autour d'eux des pierres calcinées; et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu: déjà la mer sembloit refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il étoit couvert, lorsqu'après s'être arrêté quelques mo-

mens, incertain s'il retourneroit, il dit à son pilote qui lui conseilloit de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage, tournez du côté de Pomponianus*. Pomponianus étoit à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe, que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui étoit encore éloigné, mais qui sembloit s'approcher toujours, il avoit retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendoit, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avoit été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage; et pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, et

soupe avec toute sa gaieté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyoit luire de plusieurs endroits du mont Vésuve, de grandes flammes et des embrâsemens, dont les ténèbres augmentoient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnoient, leur disoit, que ce qu'ils voyoient brûler, c'étoit des villages que les paysans avoient abandonnés, et qui étoient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha et dormit d'un profond sommeil; car comme il étoit puissant, on l'entendoit ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entroit dans son appartement, commençoit à se remplir si fort de cendres, que pour peu qu'il eût resté plus long-temps, il ne lui auroit plus été libre de sortir. On

l'éveille, il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avoient veillé: ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leurs places. Hors de la ville, la chûte des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, étoit à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne; chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus foible. Ils sortent donc et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs: ce fut toute la

précaution qu'ils prirent contre ce qui tomboit d'en haut. Le jour recommençoit ailleurs ; mais dans le lieu où ils étoient, continuoit une nuit la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'étoit un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage, et d'examiner de près ce que la mer permettoit de tenter ; mais on la trouva fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine

qu'une fumée très-épaisse le suffoqua, d'autant plus aisément qu'il avoit la poitrine foible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après) on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portoit quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène : mais cela ne regarde plus votre histoire ; vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que je ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces momens où la vérité de l'action qui vient de se passer, n'a pu encore être

altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paroîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre, ou une histoire; entre écrire pour un ami, ou pour la postérité. Adieu. »

Au même.

« La lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez voulu être instruit, vous a (dites-vous) donné beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étois resté; car c'est-là que j'ai quitté mon histoire.

» Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avoit empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai, et dormis peu et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours un tremblement de terre s'étoit

s'étoit fait sentir, et nous avoit d'autant moins étonnés, que les bourgades, et même les villes de la Campanie, y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout étoit, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levois, dans le dessein de l'éveiller, si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avois que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis. Je demandai Tite-Live; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire, ainsi que j'aurois pu le faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survint: il étoit nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous

apperçoit ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il étoit déjà sept heures du matin, et il ne paroissoit encore qu'une lumière foible, comme une espece de crépuscule; alors les bâtimens furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville: le peuple, épouvanté, nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs; les voitures

que nous avions emmenées avec nous étoient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvoit même, en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer sembloit se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, étoit devenu plus spacieux, et se trouvoit rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançoient en serpentant, s'ouvroit et laissoit échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étoient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois, et plus vivement à la charge. Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite sans

doute que vous vous sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que vous lui surviviez. Qu'attendez-vous donc ? pourquoi ne vous sauvez-vous pas ? Nous lui répondîmes que nous ne pourrions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle. L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presqu'aussitôt la nue tombe à terre, et couvre les mers : elle déroboit à nos yeux l'île de Caprée, quelle enveloppoit, et nous faisoit perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit ; elle me remontre que cela est facile à mon âge, et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvoit faire ; qu'elle mourroit contente, si elle n'étoit

point cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avoit point de salut pour moi qu'avec elle. Je lui prends la main, et je la force de m'accompagner : elle le fait avec peine, et se reproche de me retarder. La cendre commençoit à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'apperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivoit, en se répandant sur la terre comme un torrent. « Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas, ne nous étouffe dans les ténèbres. » A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auroient été éteintes. Vous

n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. L'un appeloit son père l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnoissent qu'à la voix. Celui-là déploroit son malheur, celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvoit à qui la crainte de la mort faisoit invoquer la mort même. Plusieurs imploroient le secours des dieux; plusieurs croyoient qu'il n'y en avoit plus, et comptoient que cette nuit étoit la dernière et l'éternelle nuit dans laquelle le monde devoit être enseveli: on ne manquoit pas même de gens qui augmentoient la crainte raisonnable et juste, par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disoient qu'à Misène ceci étoit tombé, que cela brûloit, et la frayeur donnoit du poids à leurs mensonges. Il parut une lueur

qui nous annonçoit, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçoit : il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendre recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps, pour secouer nos habits ; et, sans cela, elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrois me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni plaintes, ni foiblesse : mais j'étois soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssoit avec moi. Enfin cette epaisse et noire vapeur se dissipa peu-à-peu, et se perdit tout-à-fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume

de luire dans une éclipse. Tout se montroit changé à nos yeux troublés encore ; et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre, comme sous de la neige. On retourne à Misène : chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit fort partagée entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuoit. On ne voyoit que gens effrayés, entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, et que nous avions vu de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire,

et vous n'imputerez qu'à vous-même qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu. »

JENNY.

Je vois Adolphe satisfait de ces lettres, mais non persuadé qu'elles valent mieux que celles de Cicéron.

ADOLPHE.

Précisément tu lis dans mon ame.

VALINCOUR.

Je crois que si nous allions aux voix, Adolphe seroit battu.

ADOLPHE.

Les détails sur la mort de Pline l'ancien. . . . .

PAUL.

Méritent d'obtenir à leur auteur nos communs hommages.

CLOTILDE.

Il m'ont fait verser des larmes.

ÉLÉONORE.

J'en puis dire autant.

ÉMILIE.

Et moi de même.

CHARLES.

J'en ai été vraiment attendri.

ADOLPHE.

Voilà, certes, des juges bien en état de décider, à présent, du mérite des deux auteurs !

VALINCOUR.

Tu ne vas pas te fâcher, mon cher Adolphe ?

ADOLPHE.

J'en aurois envie ; j'aime plus de constance dans les opinions.

VALINCOUR.

Il est vrai que tu demeures seul ici de ton avis ; mais ce qui doit te consoler, c'est que tu viens de combattre pour Cicéron avec honneur ; c'est que la raison qui t'enlève les suffrages, trouve sur-tout ses motifs dans les dernières descriptions de Pline ; c'est, enfin, que les avis sont partagés dans le monde, entre ces deux auteurs épistolaires, et que chacun s'accorde à les regarder l'un et l'autre en ce genre comme les deux meilleurs modèles de l'antiquité.

DIALOGUE XVI.

Lettres de Sénèque, modèle des lettres philosophiques et morales.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

Les lettres de Sénèque à Lucilius forment le recueil le plus complet des lettres morales que les anciens philosophes nous aient transmis.

ÉMILIE.

Quel est ce Lucilius ?

VALINCOUR.

Je l'ai dit : un être supposé, dont Sénèque fait son disciple dans ses lettres morales.

JENNY.

JENNY.

Les principes de Sénèque sont-ils également bons?

VALINCOUR.

Sénèque professoit les maximes des stoïciens; il n'en a pas évité les écarts: mais ses principes sont dignes, en général, de la raison de l'homme; et il seroit heureux que la jeunesse de nos jours y puisât le goût des vertus solides et mâles.

CHARLES.

Mon papa, je trouve cet auteur un peu sec dans ses maximes.

VALINCOUR.

Je ne m'en étonne point; ton âge s'accommode peu de l'austérité des stoïciens. Quant au style de Sénèque, je suis étonné qu'il ne te plaise pas.

CHARLES.

Il est abondant dans ses idées....

VALINCOUR.

Et souvent recherché comme Charles.

JENNY.

Existe-t-il quelque bonne traduction de cet auteur, qui nous fasse connoître ses défauts en même temps que ses beautés ?

VALINCOUR.

Oui, ma nièce ; la traduction de Lagrange passe pour un chef-d'œuvre en ce genre. Je tiens en main le premier volume ; une ou deux lettres vous feront juger du mérite de Sénèque, et de celui de son traducteur.

LETTRES DE SÉNÈQUE A LUCILIUS.

LETTRE Iere.

Sur l'emploi du temps.

« Oui, mon cher Lucilius, rendez-vous à vous-même : le temps qu'on vous enlevoit, qu'on vous déroboit, qui vous échappoit, il faut le recueillir et le garder. N'en doutez pas : on nous ravit le temps, on le surprend, nous le laissons aller; et pourtant la perte la plus honteuse est celle qui vient de notre négligence. Songez-y bien : une partie de la vie se passe à mal faire; la plus grande, à ne rien faire; la totalité, à faire autre chose que ce qu'on devroit. Trouvez-moi un homme qui sache apprécier le

temps, estimer les jours, et comprendre qu'il meurt à chaque instant. Notre erreur est de ne voir la mort que devant nous; elle est derrière, en grande partie; tout le temps passé, elle le tient. Faites donc, Lucilius, comme vous l'écrivez : ramassez toutes les heures : saisissez-vous du présent; vous dépendrez moins de l'avenir; la vie se passe à remettre.

« Mon cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt; le temps seul est à nous. Cet être fugitif, qui s'envole, est la seule possession que la nature nous ait assignée; encore nous en dépouille qui veut. Eh bien! telle est la folie des hommes; des objets chétifs, méprisables, dont la perte du moins est réparable, on se croit obligé pour les avoir obtenus. A-t-on reçu du temps, on ne croit rien devoir : c'est cepen-

dant la seule dette que la reconnoissance même ne peut acquitter.

« Vous me demanderez peut-être comment je me conduis, moi qui donne des leçons ? Je vous le dirai franchement : comme un homme magnifique, mais attentif. Je dépense et je me rends compte : je ne puis dire que je ne perds rien ; mais je sais ce que je perds, et comment et pourquoi. Je connois les causes de ma pauvreté ; aussi me trouvé-je dans le cas des gens ruinés par leur faute : tout le monde les excuse ; personne ne les assiste. Après tout, je n'appelle pas pauvre celui qui se contente du peu qui lui reste. Vous ferez pourtant mieux de ménager votre bien, et de mettre à profit, sans délai, un temps précieux. Suivant un vieux proverbe, l'économie n'est plus de saison, quand

le vase est à la fin; au fond du tonneau, la quantité est moindre, et la qualité pire. »

Lettre II.

De l'activité du sage.

« Je vous prescris d'éviter la foule, de chérir la retraite, de vous borner au témoignage de votre conscience. Et que devient, dites-vous, la maxime des stoïciens : *que le sage doit mourir en action ?* Ce qu'elle devient ! Suis-je donc oisif, à votre avis ? Si je m'enferme, si ma porte est interdite, c'est pour être utile à plus de monde. Aucun de mes jours ne s'écoule sans travail; une partie même de mes nuits est consacrée à l'étude. Je ne m'abandonne point au sommeil; j'y succombe. Je retiens opiniâtrément sur l'ouvrage mes yeux fatigués et défail-

lans. J'ai renoncé aux personnes, j'ai renoncé même aux affaires, à commencer par les miennes. Les affaires de la postérité sont mes seules affaires : c'est pour elle que j'écris ; c'est pour elle que je recueille des avertissemens salutaires, des recettes utiles, dont j'ai senti l'efficacité sur mes propres infirmités, qui, sans être entiérement guéries, ne font plus de progrès. La route du bonheur, que j'ai connue tard, et las de m'égarer, je la montre aux autres. Je leur crie ; « Fuyez tous les goûts du vulgaire, » tous les dons du hasard. A l'aspect » d'un bien fortuit, arrêtez-vous avec » crainte et défiance ; les poissons et » le gibier sont, comme vous, séduits » par un appât. Des présens de la for- » tune ! on vous trompe ; ce sont des » pièges. Voulez-vous mener une vie

» tranquille ? défendez-vous de ces
» bienfaits captieux; sans quoi (fu-
» neste erreur !) vous croirez pren-
» dre , et serez pris. Malheureux !
» cette course rapide conduit au pré-
» cipice , et la fin de votre élévation
» ne peut être qu'une chûte. D'ail-
» leurs , une fois abandonné au tor-
» rent de la fortune , plus de moyens
» de s'arrêter. Jouissez donc de ses
» faveurs , ou , à leur défaut , de vous-
» même ; en se conduisant ainsi , on
» peut être courbé et froissé par elle ,
» mais non renversé. »

» N'ayez donc pour le corps que les égards dûs à la santé : c'est le régime le plus sage , c'est le plus salutaire. Le corps , s'il n'est traité durement , se révolte contre l'esprit. Les alimens se borneront à appaiser la faim , les breuvages à étancher la soif,

les vêtemens à écarter le froid, les maisons à repousser les attaques nuisibles. Il importe très-peu qu'elles soient de simple gazon, ou d'un marbre étranger de diverses couleurs ; sachez que l'homme n'est pas moins à couvert sous le chaume, que sous un toit doré. Dédaignez ces pénibles superfluités introduites pour la décoration ; songez qu'il n'y a rien en vous d'admirable que l'ame. Est-elle grande, rien ne sera grand pour elle. N'est-ce donc rien que d'adresser de pareils discours à moi-même, à la postérité? Serois-je, à votre avis, plus utile, si je répondois comme avocat à un cautionnement, si je plaçois mon cachet au bas d'un testament, si j'appuyois un candidat et du geste et de la voix en plein sénat? Croyez-moi, personne de plus occupé que les gens oisifs en

apparence ; ils sont les agens du ciel et de la terre.

» Mais il faut finir, et, à mon ordinaire, payer pour ma lettre : c'est encore aux frais d'Épicure. Il me fournit aujourd'hui cette maxime : *Rendez-vous l'esclave de la philosophie, et vous serez vraiment libre.* En se soumettant, en s'asservissant à cette maîtresse, on n'attend pas, on est affranchi sur-le-champ, ou plutôt la servitude même est la liberté. Vous me demandez pourquoi cette affectation de préférer les maximes d'Épicure à celles de nos philosophes ? Mais pourquoi dites-vous qu'elles sont à Épicure, et non pas au public ? Combien de mots dans les poëtes, que les philosophes ont dit ou ont dû dire ! sans parler de nos tragédies, ni de nos drames mixtes, dont le ton est

grave et le genre moyen entre le comique et le tragique. Combien de vers sublimes prostitués à des farceurs ! Combien, dans Publius, de sentences plus dignes du cothurne que du brodequin ? Je ne citerai de lui qu'un vers philosophique, et relatif au sujet de cette lettre : il dit que les biens fortuits ne nous appartiennent pas. *Les biens accordés à nos souhaits sont étrangers*. Je me rappelle que vous avez rendu cette pensée avec plus d'énergie et de précision : *Ce que la fortune vous a donné n'est point à vous*. Je n'ai point oublié non plus cette autre tournure encore plus saillante : *Tous les biens qu'on nous donne, on peut nous les ôter*. Je ne prétends pas m'acquitter ; c'est votre bien que je vous rends. »

JENNY.

Cette morale est pénétrante.

ALFRED.

Elle est un peu sévère.

JENNY.

Elle est digne de l'homme.

ADOLPHE.

Oui, du grand homme.

JENNY.

Que s'ensuit-il de là ? que si nous la prenions pour modèle, nous serions tous grands.

VALINCOUR.

C'est bien à quoi nous appelle la nature ; et là-dessus, mes chers enfans, je pourrois vous entretenir de fort belles maximes, si je n'étois obligé de vous quitter à l'heure même, pour aller terminer un différend chez un de nos voisins.

DIALOGUE

DIALOGUE XVII.

De l'Art épistolaire dans les différens siècles de la latinité.

LES MÊMES.

CHARLES.

N'ALLEZ-VOUS pas nous entretenir aujourd'hui, mon papa, des auteurs épistolaires françois?

VALINCOUR.

Tu crois donc avoir épuisé les épistolaires latins?

CHARLES.

Je ne doute pas qu'il n'en existe plusieurs encore dont nous n'avons rien dit, mais qui ne valent pas la peine d'être cités.

VALINCOUR.

Tu te trompes, mon cher ami; parmi ces auteurs il en est dont les lettres mériteroient d'obtenir une place dans tes extraits.

CHARLES.

Le latin n'en sauroit être pur.

VALINCOUR.

Je l'avoue : mais si l'on ne trouve pas dans leurs lettres un modèle de style, elles peuvent nous offrir quelquefois celui du sentiment et des pensées.

JENNY.

Vous nommez, mon oncle, parmi ces derniers auteurs?...

VALINCOUR.

Plusieurs écrivains illustres, que la religion chrétienne compte parmi ses

docteurs, à la tête desquels Augustin, évêque d'Hippone, qui nous a laissé six volumes, *in*-8°., de lettres sur toutes sortes de sujets philosophiques, religieux et moraux.

JENNY.

La mode n'étoit-elle pas établie, avant le siècle de François Ier, de s'écrire le plus souvent en latin ?

VALINCOUR.

Comme l'on ne parloit que la langue latine dans les colléges et les universités, les savans en conservoient l'habitude dans leurs correspondances, et les ignorans tâchoient, à leur tour, de les imiter.

JENNY.

Il doit en résulter des auteurs épistolaires latins sans nombre.

VALINCOUR.

Et peu de bons épistolaires ; car l'on s'exprime toujours plus ou moins mal dans une langue étrangère à la sienne.

ALFRED.

Plaignons donc ces auteurs d'avoir été soumis, par la coutume de leur temps, à la nécessité d'écrire dans cette langue, et hâtons-nous de passer à la critique des épistolaires français, les seuls qui puissent nous offrir les vrais modèles que nous devions suivre, pour les graces du style comme pour le fond même des pensées.

Fin du Tome deuxième.

TABLE

DES DIALOGUES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du second Volume.

